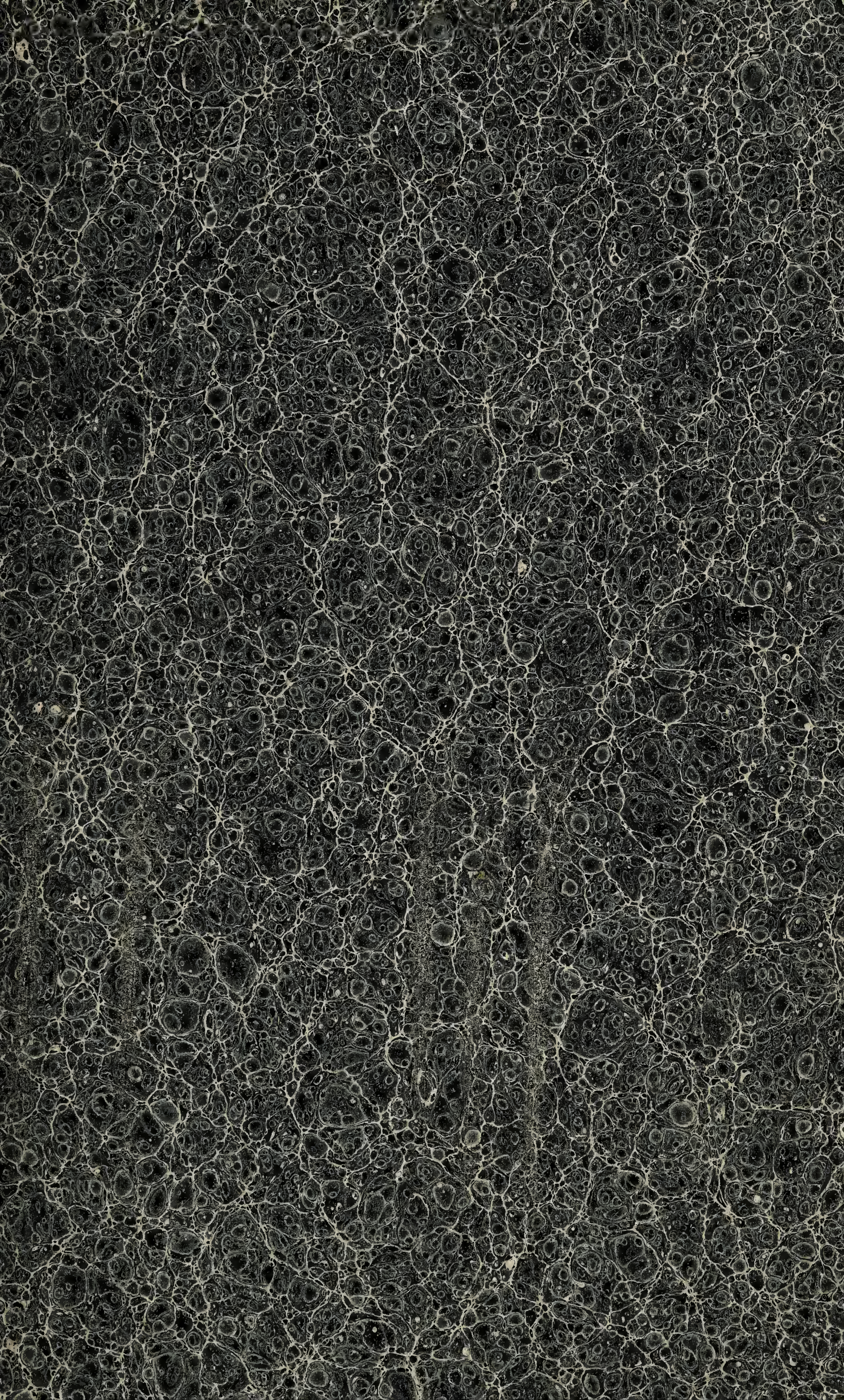




L'ARSÉNÉIADE.

Pour empêcher la contrefaçon, chaque exemplaire porte la signature de l'Auteur.

TONNERRE, Imprimerie de ROZE (ISIDORE.)

L'ARSÉNÉIADE,

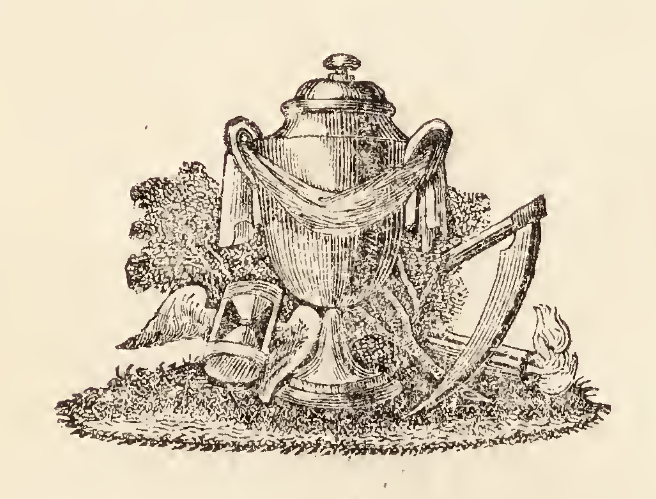
POËME EN TROIS CHANTS,

DÉDIÉ A M. ROYER-COLLARD,

DÉPUTÉ DU DÉPARTEMENT DE LA MARNE,

PAR JEAN HACHETTE,

Professeur au Collége de Tonnerre.



PARIS,

LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES, QUAI DES AUGUSTINS, N°. 49.

M DCCC XXV.



à

M. ROYER-COLLARD,

Député du Département de la Marne.

DÉDICACE.

Pour célébrer ROYER-COLLARD,
La vérité suffit, il n'est pas besoin d'art.
Probité d'Aristide en tous lieux qu'on renomme,
Talent de l'orateur d'Athènes et de Rome,
Sagesse de Platon, vertu de ce grand homme
Dieu de la Grèce antique : avec de tels attraits,
L'ami de ce Camille, objet de nos regrets,*
Marche moderne roi des orateurs français.

Admirable en sa vie et privée et publique,
Son âme stoïque,

---

* M. Camille-Jordan.

Inaccessible à Plutus, à ses dons,
Sait encore, étrangère aux bassesses,
D'un ministre puissant rejeter les caresses,
Pratiquer les sévères leçons
Qu'en la chaire du docte, au haut de la tribune,
Sa voix proclame et que rien n'importune.

Cher à la France, à ses Rois,*
Chef d'une sage doctrine
Qui dans le bien public puise son origine,
ROYER-COLLARD, *vertueux champenois*
Qu'il m'est permis de connaître,
Tous deux de Vitry-le-François,
Même sol nous a vus naître,

---

* EXTRAIT du *British-Press*, journal anglais, du 7 octobre 1824.

— Une lettre de Paris, du 4 octobre, porte ce qui suit: « Le lever d'hier » dimanche a été très-brillant et très-nombreux. Il y avait beaucoup de membres » de l'opposition des deux chambres. Le Roi a parlé pendant plusieurs minutes, » de la maniere la plus affable, à M. *Royer-Collard*. Lorsqu'il fut sorti, le Roi » demanda à M. de *Talleyrand* quel était le député avec qui il s'était entre- » tenu : Sire, lui dit M. de Talleyrand, c'est M. Royer-Collard. Pourquoi ne » m'avez-vous pas dit cela plutôt, répliqua le Roi, je lui aurais fait un bien » meilleur accueil? Je croyais, reprit M. de Talleyrand, que Votre Majesté » l'avait reconnu; mais Votre Majesté veut-elle me permettre de lui faire » connaître par écrit les paroles obligeantes dont elle vient de se servir à son » égard? Oui, certainement, dit le Roi; écrivez-lui ce que je viens de vous » dire, et ajoutez-y l'expression des sentiments d'estime et d'affection que j'ai » pour lui. — Rien n'est au-dessus de la popularité du Roi et du Dauphin. »

Même école, après vous, instruisit
Celui qui sur Arsène et soupire et gémit.

Digne oracle de la patrie,
Fils chéri de Polymnie,
Philosophe profond, véridique génie,
J'ai fait l'Arsénéiade et je vous la dédie :
Heureux, si noblement inspiré
Par l'air que vous avez respiré,
Vous daignez lui prêter (de vos bienfaits j'abuse)
Votre nom protecteur!
Mais je trouve mon excuse,
Sinon dans ma muse,
Au moins dans mon cœur.

PRÉFACE.

En ne faisant paraître qu'une Élégie, j'avoue que j'ai confiance. Deux auteurs fameux semblent, l'un m'autoriser à n'entreprendre qu'un petit Poëme, l'autre m'excuser si je n'ai pas bien fait.

M. de Fénélon écrivait de Cambrai, le 4 mai 1714, à un Membre de l'Académie, dans sa Lettre sur les Anciens et les Modernes :

« Je suis d'autant plus touché de ce que nous avons
» d'exquis dans notre Langue, qu'elle n'est ni harmo-
» nieuse, ni variée, ni libre, ni hardie, ni propre à
» donner de l'essor, et que notre scrupuleuse versification
» rend les beaux vers presque impossibles dans un long
» ouvrage. »

Voici mon autorisation.

Phèdre disait à Particulon, dans l'Épilogue du quatrième livre de ses Fables :

« *Si non ingenium, certè brevitatem adproba,*
» *Quæ commendari tantò debet justiùs,*
» *Quantò poetæ sunt molesti validiùs.* »

Voilà mon excuse.

BUT MORAL DE L'ARSÉNÉIADE.

DÉMONTRER jusqu'où va la tendresse paternelle ; faire chérir l'existence par la description animée et sentimentale de cet Univers ; par le tableau historique des désastres de la guerre et par l'hommage rendu à la bravoure française inspirer des sentiments de pitié et de gloire ; consoler les parents que la mort a privés de leurs enfants, par l'interprétation de leur douleur et l'analyse des tristesses de l'absence ; par là même resserrer ou plutôt rendre plus chers et plus précieux les liens que le trépas respecte ; convaincre les jeunes gens que même leurs premiers succès littéraires sauvent leur nom de l'oubli ; élever leurs pensées, commander, pour ainsi dire, leur imagination naissante au désir de l'immortalité : tel est le But moral de ce Poëme.

L'ARSÉNÉIADE,

POËME EN TROIS CHANTS.

ARGUMENT.

— Regrets et désespoir d'un père qui déplore la perte et se rappelle les succès de son Arsène dans le cours de ses études. — Il cherche à se consoler en se rappelant les grandes catastrophes et le destin des grands personnages de notre siècle. — La Famille royale. — Anxiétudes d'un amant. — Portrait d'une mère éplorée auprès du corps de son fils. — Ce père inconsolable s'entretient avec la Nature. — Tirade tragique. — Le Sauveur. — Descente d'Arsène et de Mélanie aux Enfers.

L'ARSÉNÉIADE.

CHANT PREMIER.

> O combien le sentiment de la perte est plus vif que celui de la jouissance ! Le nom de père me cause plus de tristesse qu'il ne m'a jamais donné de joie.
>
> (YOUNG. *Traduct. de M.* LE TOURNEUR. *Nuit IV.*)

AH ! cher enfant ! cher fils ! grand Dieu ! mon cher Arsène !
Ah ! du moins que la mort à ton destin m'enchaîne !
Qu'elle sente mes maux, et que doublant ses coups,
La pitié la contraigne à suivre son courroux ;
Qu'elle frappe ton père, hélas ! trop misérable !...
La tombe où tu descends est pour lui désirable.
Pour toi j'aimais la vie !... Il n'en est plus pour moi
De ces jours fortunés disparus avec toi !
Toi seul embellissais la fin de ma carrière !
J'étais l'orme, ô regrets ! qui brillait par son lierre !...
Ta vie à peine, hélas ! était à son printemps,
Que comblé sous mes yeux des prix dûs aux talents,
Ton front avait cent fois ceint le laurier des muses !

Cœur sensible d'un père, ah ! combien tu t'abuses !
Devrais-tu rappeler un pareil souvenir !
Tu n'as plus qu'à songer à ton triste avenir.
Va, fais de ta douleur, fais ton unique étude.
Arsène, tu n'es plus ! Ciel ! quelle solitude !...
Quel vide dans les jours de ton père orphelin !
De quel énorme poids je sens charger mon sein !
La lumière du jour n'a plus rien qui me plaise ;
L'aspect de mes amis même aujourd'hui me pèse.
L'on me parlait d'Arsène à chaque instant du jour,
Eh ! l'on savait combien l'on flattait mon amour.
Aujourd'hui tout se tait : ô silence effroyable !...
Mais qui peut consoler un père inconsolable ?...
Malheur à qui me veut faire oublier mon fils !
Je veux de mon fils seul repaître mes esprits ;
Je veux que son image à mes yeux soit présente ;
Ma bouche aime à redire un nom seul qui m'enchante :
Arsène, Arsène, hélas !... Quoi ! tu ne m'entends plus !
Mes accents paternels ne sont plus entendus !
Tu ne te souviens plus de ces larmes heureuses
Dont j'arrosai cent fois tes palmes glorieuses,
De ces tendres souris payés à tes travaux,
Qui semblaient t'ordonner des triomphes nouveaux !
Ah ! sur toi je fondais le bonheur de ma vie !...
Mais pourtant vous l'aimiez, Apollon, Uranie !
Vous l'aimiez !... Il descend dans la nuit des tombeaux !
Quand la cruelle parque agita ses ciseaux,
Que ne le sauviez-vous par vos mains tutélaires ?
Il vivrait !... Je serais le plus heureux des pères,

Et vous auriez encor le plus cher favori !...
Déjà de quel éclat les arts brillaient en lui !
Du dieu de l'éloquence il empruntait les aîles ;
Devant lui les nœuf sœurs cessaient d'être rébelles ;
L'art paraissait en lui devancer les leçons,
Sans peine il recueillait les plus riches moissons.
O vous son second père, ô vous son premier maître,
Vous vous félicitiez de ce qu'il devait être,
Lors que vous couronniez de lauriers immortels
Mon fils victorieux en ces jours solennels !
Victime de ma joie en ces fêtes publiques,
Que n'expirai-je alors, comme aux jeux olympiques,
Diagoras, Chilon morts en tendant les bras
A des enfants vainqueurs, cause de leur trépas !
Ah ! comment oublier ces moments d'allégresse,
L'objet de notre gloire et de notre tendresse !
Cher même à ses rivaux, sa modeste candeur
De ses nombreux succès relevait la splendeur.
Il avait tous les dons qu'accorde la nature :
Talents, beauté, jeunesse... Ah ! ma joie était pure !
Le destin enviait mon bonheur, mon espoir :
Du tourment des humains il se fait un devoir ;
Il frappe les vertus, il épargne les crimes ;
C'est ainsi que la mort fait choix de ses victimes !

Tendres pères, ce titre a pour vous des attraits :
Que ce doux titre, hélas ! me coûte de regrets !
O vous qui connaissez les droits de la nature,
Vous seuls pouvez sentir ce que mon cœur endure.

Si d'un objet chéri vous déplorez la mort,
Venez, nous parlerons des cruautés du sort;
Nous mêlerons nos pleurs, nous gémirons ensemble:
L'on aime à s'attacher celui qui nous ressemble.

Nous ne parlerons pas de ce qu'à Tullius
Pleurant sur sa Tullie écrivait Servius
Qui plaignait le Pirée et Corinthe et Mégare.
Nous dirons : Un génie extraordinaire et rare
Dont le nom fut naguère un si fort talisman,
Napoléon reçut pour prison l'Océan;
Du César des Français le temps rouille l'épée,
Et vengea, mais trop tard!... la liberté trompée.
Ah! ce Pyrrhus n'a pas manqué de Cinéas,
J'entends Lainé plaignant la chance des combats:
Dans la ville des Czars quel abîme s'entrouvre!
La flamme de Moscou réfléchit sur le Louvre.
Nous parlerons de toi, duc de Montebello,
Autre Épaminondas dans l'île de Lobau:
Ton maître, ton ami dont l'âme est alarmée,
Te prodigue les soins qu'il doit à son armée.
Tout ce que le démon de la guerre inventa
Nous fera plaindre Sass, Palafox, Burita,
Nouvelle Jeanne Hachette ou cette autre amazone,
Dans Sarragosse en feu véritable Bellone.
Nous suivrions Suchet dans Tortose emporté,
Ce Soult maître en tactique, en intrépidité,
A Wellington, Mina, Guérillas acharnées,
Disputant pied à pied le sol des Pyrénées.

Faut-il, maréchal Ney, toi que l'on admira
Dans les champs de Lutzen et de la Moscowa,
Qu'infidelle à son roi, le plus brave des braves
Devînt d'un fugitif le premier des esclaves!
Mon Arsène!... ô regrets que j'aime et je combats!...
Quand je songe aux destins qui règlent les états,
Quelle foule de noms se presse en ma mémoire!
Contemplons, déplorons ces princes de la gloire:
Ce Poniatowski, digne d'être Français,
Ce moderne Turenne, Eugène Beauharnais,
Sa noble mère, hélas! femme répudiée,
Au sort de son tyran toujours associée;
Lord Byron, vrai Tyrtée, à de classiques bords,
Qui dévouant son bras, sa lyre et ses trésors,
Et de la liberté la victime et l'athlète,
Y trouva le tombeau d'un héros, d'un poëte.
Si dignes de l'appui d'un Constantin-le-Grand,
Glorieux d'opposer la Croix à l'Alcoran,
Remplis de leurs aïeux et du christianisme,
Les Hellènes lassés du joug du vandalisme;
Rebelle aux oliviers du fils de Charles dix,
Caton dans Andujar, Cyrus devant Cadix,
La fanatique Espagne agitée et saignante,
Ferdinand vacillant de tourmente en tourmente;
Moissonnés par le fer des fiers républicains,
Dignes d'un meilleur sort, tous ces chefs vendéens
Dont Rome eût envié la valeur héroïque,
Servant jusqu'à la mort la cause monarchique;
Sur l'échafaud sanglant et si peu mérité,

Pardonnant aux affronts faits à la royauté,
Le pieux Louis seize et Marie-Antoinette
Viendront donner le change à ma douleur secrète;
La jeune veuve aussi, Duchesse de Berri
Dont la robe fuma du sang de son mari;
La prison et l'exil de l'auguste orpheline
En qui l'on reconnaît de Bordeaux l'héroïne.
Bien-aimé Charles dix, ton cœur royal et franc,
Comme le mien se gonfle au nom de Ferdinand,
De l'horrible Louvel généreuse victime,
Révélant à la mort le sang pur qui l'anime,
Ce sang royal, auguste et dont le feu sacré
A fait de d'Angoulême un héros révéré,
Revit dans cet enfant, chère et posthume tige,
Petit-fils d'Henri quatre, électrique vestige,
Issu de Saint-Louis, rejeton désiré
Qui promet à la France un monarque adoré,
Et console déjà dans sa joie enfantine
De sa viduité l'aimable Caroline.

Et toi, jeune Lejau, nom trop attendrissant!
Comme toi mon Arsène était intéressant,
Comme moi ta famille en regrets se consume,
Se rappelle toujours ton triomphe posthume.
Faut-il compter pour rien les terrestres succès,
Que vos lauriers naissants se changent en cyprès,
Du palais de Pluton les voûtes sépulchrales
Reçoivent pour jamais vos ombres triomphales!
Il est vrai que j'ai pu presser contre mon cœur,

Dans mes bras paternels mon Arsène vainqueur :
Ta famille, ô Lejau, plus que moi misérable
Ne fait pas que ma perte en soit moins lamentable !

Mes yeux ne verront plus ce cher et tendre enfant !
Ils ne le verront plus ! ... quel penser accablant !
Que n'assistai-je, hélas ! à son heure dernière !
Je l'eusse rappelé peut-être à la lumière !
Hé bien ! non. Mais du moins j'aurais pu recueillir
Et son dernier baiser et son dernier soupir !
Je l'eusse dans mes bras... Mais, quel adieu pénible !...
Sans l'avoir vu, le perdre est-ce un coup moins sensible !...
Quoi ! sitôt ! pour jamais !... Il ne fallait qu'un mot :
Barbare, ah ! tu devais m'informer au plus tôt
Du danger qui pesait sur ta tête si chère ;
Mais tu te défiais sûrement de ton père !....
Pardonne, ah ! tu voulais m'épargner des terreurs !
Tu ne voyais que moi dans tes doctes labeurs.
Semblables au duvet du calice des plantes,
Vous vous évaporez, trop flatteuses attentes !

J'entends toujours le glas si morne du beffroi ;
Jusque dans mon sommeil me poursuit mon effroi :
Je songe corbillards, ces cordes, cette bêche,
Et funèbres accents et fossoyeur revêche.
Moi, me persuader que c'en est fait de toi !
Non ; mon cher fils, bientôt c'en serait fait de moi ;
Et mon âme insensée a rêvé quelque rêve :
Pourtant, à ces erreurs quel Dieu va faire trêve ?

Un malade, en sa fièvre et les esprits troublés,
Espère en voir cesser les accès redoublés :
Devenue à ses yeux plus riante et plus belle,
La nature reprend une face nouvelle.
Qu'un amant souffre : il cherche, il trouve en ses amours,
Dans ses propres tourments, du charme et du secours.
Au soleil sur les prés que clair-semée, éparse,
L'ombre des arbrisseaux dispute encor la place ;
Que le lapin, le cerf aux aguets, ombrageux
Se retourne, regarde un passant matineux ;
Que le renard glapit acharné sur sa proie :
Réveil universel, universelle joie !
Il médite une lettre, il compose des mots,
Et pendant qu'il écrit, il n'est plus à ses maux.
De ses feuilles il rend secret dépositaire
Le trou d'un saule creux, la pierre solitaire,
La double planche qui donnant sur leurs jardins,
Permet malgré les eaux de muets entretiens.
Le peigne industrieux façonnera sa tête ;
Des soins de la toilette il attend sa conquête ;
Il l'épie, il l'atteint, il lui presse la main :
On passe à s'entrevoir les heures du matin ;
On prend un rendez-vous fertile en espérances,
Et les oiseaux témoins chantent ces assurances.
L'après-midi survient, et le soleil trop chaud
Autorise des jeux où l'on met en défaut
L'œil maternel : bientôt un lait pur, délectable
Est servi, précurseur d'une course agréable.
L'on s'est beaucoup parlé, l'on a bien soupiré ;

Il faut quitter enfin cet objet adoré.
O sommeil où se perd la moitié de la vie,
Paisible souverain, tu fais donc qu'on oublie,
Le pauvre tous ses maux, le riche tous ses biens!
Un songe vain peut-être a changé leurs destins.
Cet amant que transporte un amoureux trophée,
Ira-t-il se jeter dans les bras de Morphée?
Non: sa flûte le soir redira sous ses doigts
Les airs que son amante a chantés tant de fois.
L'occident brûle encor, celle-ci pudibonde
Vient chercher des plaisirs dans la fraîcheur de l'onde:
Ses beautés, ses trésors sous le feuillage épars,
De son Endymion provoquent les regards;
Et pendant que la nuit tout dort, que tout repose,
C'est à veiller, errer que seul il se dispose.
Avec l'ombre des bois, des côteaux d'alentour
Le flambeau de la nuit mêle son demi-jour;
Déjà comme à l'envi pullulent signalées
Les oscillations des ondes étoilées:
Il se rend, se complaît dans les lieux enchantés
Qu'avec sa douce amie il aura fréquentés.
Chaque tilleul, chaque aulne est pour lui sa maîtresse;
Avec égale ardeur vers tout arbre il s'empresse,
Reconnaît sa méprise: il reste à soupirer!
Seul, les regards au ciel, que va-t-il conspirer?
Heure pénible, hélas! d'insommie et d'attentes!
Il part en fourrageant les orges et les plantes;
Il détache au jardin des branches d'oranger,
Don promis qui bientôt appelle le danger,

Les recherches d'un père éveillé pour sa fille.
Le chien donne l'alerte à toute la famille,
Aboie, accourt : on songe à ce coupable amant
Qui s'esquive à grands pas et regagne en tremblant
Son lit vide et pour lui de pavots économe.
Ses esprits que surprend l'œil du céleste dôme,
Se demandent confus, encore épouvantés,
Si son songe est un songe ou des réalités.
Ainsi vit un amant que l'espérance agite.:
Moi, mon cœur reste nul, le désespoir l'habite.
J'entrevois délirant, jouet de pensers creux,
Les hommes fugitifs, mes rapports avec eux,
O aberrations où mon cerveau se plonge!
Comme vieillis d'un siècle ou comme un vague songe.

Si j'étais seul à plaindre!... une chère moitié
Commande à mes douleurs, je les tais par pitié.
Elle a plus de courage, et pourtant elle est mère!
Chère épouse, dis-moi, comment as-tu pu faire,
Arrivée à la hâte à ce fatal Paris,
Pour supporter l'aspect des palpitants débris
De notre cher enfant, de notre cher Arsène
Qui faisait à la fois et ta joie et la mienne?
Ah! quel frémissement a dû glacer ce sein
Dont le lait a nourri mon Arsène enfantin!
Arrivez, jours de deuil! adieu, jours d'espérance!
Tous ces propos de mère adressés à l'enfance,
Tes baisers maternels, tes soupirs et tes soins,
Tout est vain : et tes yeux même en sont les témoins.

Qu'ont servi tant de frais, tant de sollicitudes,
Objet cent fois chéri de nos inquiétudes !
Hélas ! je lui donnai, tu lui donnas le jour ;
Le jour semblait un don trop faible à notre amour.
Qu'il aimait à venir partager notre couche !
Sa bouche se pressait sur ton sein, sur ta bouche ;
Tu lui tendais les bras, il te tendait les siens ;
Ses sourires cherchaient à provoquer les tiens.
O poignants souvenirs ! ses yeux n'ont plus de vie !
Cette bouche de rose est muette et flétrie !
Ses membres sont gîsants, sur un lit étendus ;
Ce n'est plus qu'un cadavre, et ce cœur ne bat plus !...
Tes baisers pour ton fils sont des baisers de glace,
Et sur son teint livide on n'en voit point la trace.
Quel douloureux spectacle ! et quel aspect frappant !
Une mère en Paris, seule avec son enfant !
Que dis-je avec son fils ?... Près de ses mortels restes !...
Qui vient la consoler dans ces moments funestes ?
Est-elle en un désert ou parmi des humains ?
Que n'est-elle au milieu de ses concitoyens
Qui de pere et de mère auraient eu des entrailles !
On nous eût épargné le soin des funérailles !
Mais ici je blasphême, et quel convoi pompeux !
C'est mon fils qu'on emmène au séjour ténébreux !!!
Un Thénard, un Bourdon, ses amis de Collége
En foule réunis grossissent son cortège.
Un fils me reste encore : à chaque instant du jour,
Qu'il tâche pour moi d'être un Arsène à son tour.
Non, qu'il ne quitte point la maison paternelle ;

Son frère, pour le suivre, est un trop grand modèle :
Que dis-je ? il a son cœur, quelques-uns de ses traits ;
Qu'ai-je besoin alors de former des souhaits ?
Aimant ce que je perds et ce que je possède,
L'oubli pour les absents n'est qu'un affreux remède.

Au monde indifférent puisqu'il faut renoncer,
Que j'éprouve un chagrin qu'il ne peut épouser,
La cabane déserte, exposée aux bruines
Me verra chaque jour rêver sur ses ruines.
Écho m'entretiendra de mes gémissements ;
Le rossignol sensible y mêlera ses chants,
Le ruisseau son murmure : un chasseur a su suivre
Un cerf qui sur ses bords s'abreuvait, venait vivre :
Il semble avec moi dire en son cours qu'il poursuit :
Adieu l'objet auquel ma vieillesse survit.
Près du saule pleureur, de l'épine ou la ronce
J'entendrai les malheurs que la corneille annonce.
Vis-à-vis de mes maux, vis-à-vis de moi seul
Je voilerai mon front d'un crêpe, d'un linceul ;
J'invoquerai l'oiseau qui chérit les ténèbres ;
Je m'environnerai de mille objets funèbres.
C'est ainsi que moi-même irai m'ensevelir :
Je vivrai de mes pleurs, je vivrai pour souffrir ;
Je laisserai saigner ma blessure, ma plaie ;
L'âme qui souffre doit redouter d'être gaie.
Les tendres arbrisseaux que j'aimai tant à voir,
Ne semblent reverdir que pour mon désespoir :
Que la nuit prête au jour ses voiles et ses ombres,

Les plus sombres couleurs ne sont pas assez sombres.

La perte des faveurs dont un roi nous comblait,
Des trésors que pour nous Neptune rassemblait,
De la seule maison qui faisait nos délices;
Les biens qu'on nous ravit à force d'injustices;
Tout cela se répare : on revient en crédit,
On travaille, et du moins l'espoir n'est pas détruit.
D'un fils tel que le mien, ô tort trop déplorable!
On ne peut réparer la perte irréparable!

Le cœur de mon Arsène était fait pour aimer!
Tendre et charmant objet qui sûtes l'enflammer,
Il vous a vu mourir, et sa constante flamme
En traits de feu grava votre image en son âme.
Que n'avez-vous repris autre forme, autre nom!
Hyacinte fût moins regretté d'Apollon;
Flore avait moins d'attraits pour le fils de l'Aurore:
Votre métamorphose eût pu lui plaire encore.
Mais sans vous, de quel prix était pour lui le jour!
Sans doute il a péri victime de l'amour:
Dès l'instant qu'il aima, son goût pour la science
Devint le meurtrier de son adolescence.
Le jour qu'il me quitta pour la dernière fois
Je semblais démêler dans ses yeux, dans sa voix
Des adieux éternels. Oui, son dernier voyage
Fut toujours pour mon cœur d'un sinistre présage.

Cupidon m'enviait son amour filial.
Errant pendant trois nuits près du séjour fatal

Qui vit naître et que fuit Mélanie expirante,
Il poursuit de ses cris l'ombre de son amante ;
Il va, vient et revient, croit l'entendre et la voir :
Phœbé seule éclaira cet affreux désespoir.

Si dans les bras d'un autre, usant de perfidie,
Elle eût bravé les feux de son ardeur trahie ;
Si, cédant aux soupirs d'un riche Céladon
Auquel de ses faveurs elle eût fait l'abandon,
Déguisant les présents d'une chaîne nouvelle,
Elle s'était montrée ornée et criminelle,
Au fardeau de la vie il eût pu renoncer :
Que dis-je ? il eût mieux fait alors de mépriser,
De haïr en retour, d'oublier la perfide,
Trop fier pour jamais être à soi-même homicide,
Pour lui sacrifier la gloire, les beaux-arts,
Pour l'honorer jamais d'un seul de ses regards,
Pour enfin se couvrir du crime d'Orosmane
Qui frappe sa Zaïre, armé d'un fer profane.
Il n'en est pas ainsi, la mutuelle ardeur
D'Arsène et Mélanie attestaient leur bonheur ;
Elle était destinée à vivre son épouse :
Il la perd, il est vrai, mais son ardeur jalouse
Devrait se consoler de n'avoir pour rival
Que l'acerbe nocher du séjour infernal.

O Mélanie, Arsène objets de tant de larmes,
Faut-il contre la mort qu'il nous manque des armes !
Ou faut-il qu'elle épargne un père déjà vieux
Et dont les derniers jours sont des jours ténébreux !

Ils ne sont plus ces temps fertiles en miracles,
Qu'honoraient du Sauveur le règne, les oracles :
J'obtiendrais, m'attachant à ses pas, ses genoux,
Qu'autre Lazar, mon fils revécût parmi nous !
Si des dieux des payens les grâces mensongères
N'étaient pas pour l'esprit que d'aimables chimères,
En quelque forme heureuse il eût pu se ployer,
Devenir arc-en-ciel, astre, fleuve ou laurier.

L'amant seul hérita les maux de son amie.
Du même âge tous deux, de la même patrie,
Même genre de mort les a tous deux atteints,
Et du même sommeil leurs yeux se sont éteints.
Rapprochement frappant ! du destin coup bizarre !
Réunis sur les bords de l'Achéron avare,
Enlevés aux autels du doux et tendre hymen,
Tous deux enveloppés dans le même destin,
La mort, la mort cruelle a semblé vouloir faire
Ce que n'a pu le dieu qui commande à Cythère.

FIN DU CHANT PREMIER.



L'ARSÉNÉIADE.

CHANT DEUXIÈME.

ARGUMENT.

— Que sont les Champs Élysées ? Revue générale du ciel et du globe ; peintures champêtres. — Allusion à la restauration de 1814. *— M. Royer-Collard. — Langues grecque, latine et française, siècle de Louis XIV ; grands écrivains de nos jours. — Musées, M. Gérard, premier peintre du Roi ; Walter-Scott, Ossian. — École Polytechnique. — Canaux, ateliers, lieux publics, palais, hôpitaux, MM. Portal, Dupuytren, vaccine, la mode. — Basiliques, Paradis des Chrétiens. — Fête de Noël, le jour de l'an, l'Épiphanie, Fête-Dieu, monastères. — MM. Dupin, Ternaux, Lafitte, de Larochefoucault-Liancourt. — Son A. R. Mgr. le duc d'Orléans. — Sacre de Charles X. — Grands phénomènes de la nature. — Ile Ste.-Hélène, Amérique, le général Lafayette, les Alpes, Religieux du mont St.-Bernard, route du Simplon, siège d'Huningue en* 1815 *; Châtelroux, petit village de Champagne ; Waterloo, Carthage, passage de la mer Rouge, Manne du désert, le Caire, mont Sinaï, l'arche de Noé, le Tasse. — Vie champêtre et solitaire, Virgile. — Description d'un jardin. — Séjour agreste, le bouc, la cage, la versification, l'ancien militaire. — Le mois de Mars, Napoléon. — L'herborisation. — Prosopopée dictée par le désespoir, jeux, courtisannes. — Fête villageoise. — Fête du Roi. — Sites de la Champagne. — Pêche à l'écrevisse, chasses. — L'Automne, provisions de ménage, veillée rustique. — Almanach. — La lune. — Le carnaval. — Un matin pluvieux. — Promenade matinale en Janvier, images ossianiques, comparaisons empruntées aux grands effets de la nature. — Lecture nocturne, époque du débordement des eaux. — Campagnes d'Espagne et de Russie, allusion à une scène de pillage en Champagne par les troupes alliées, en* 1814. *— Juifs. — Bivouac au lever de l'aurore. — Contemplation des astres au sortir de la veillée, voie lactée. — Sommeil laborieux, charmes d'une nuit pluvieuse, spectacles, fleuve Léthé.*

L'ARSÉNÉIADE.

CHANT DEUXIÈME.

> Le malheureux évite la folie,
> Fuit la gaîté, repousse le plaisir.
> Que veut-il donc ? Ah ! laissez-le choisir :
> Il suivra la mélancolie.
>
> (Dumoustier, *Lettre LXI sur la Mythologie.*)

Dites-moi ce que sont les Champs Élysiens :
Je m'occupe de vous, en dépit des destins,
Chers amants, couple heureux, votre sort m'intéresse ;
Vous connaissez assez l'excès de ma tendresse.
Comment vous trouvez-vous, dites-moi, dans ces lieux ?
Y voit-on un Soleil, des astres et des cieux,
La Lune inspiratrice, entraînant à sa suite
L'Étoile du berger qui survit à sa fuite ;
L'alouette assister au lever du soleil,
Et de l'homme des champs prévenir le réveil ;
Les larmes du matin, une belle soirée ?
Respire-t-on des vents la fraîcheur éthérée ?
Voit-on d'un Océan les abîmes profonds,
Un riant Univers, des campagnes, des monts ;
Au haut du Firmament scintiller les étoiles,

L'amoureux Crépuscule y répandre ses voiles ;
L'Aurore aux doigts de rose, émule des saphirs ?
Sent-on l'air embaumé qu'apportent les zéphirs,
Les parfums que répand la floraison des treilles ?
Entend-on dans les prés bourdonner les abeilles ;
Au retour de la nuit favorable aux amours,
Le glapissant *Serein* annoncer les beaux jours ?
Foulez-vous sous vos pas des fleurs, de la verdure ?
Jouit-on comme ici de ce que la nature
Peut présenter de beau, de délicat, d'exquis ?
Des oiseaux dans ces lieux tapissent-ils des nids ?
Philomèle y fait-elle entendre son langage ?
Y voit-on des bosquets, des arbres, du feuillage,
Un bleuâtre Midi temps où quittant son trou,
Sur un ormeau voisin folâtre le coucou ;
De légers papillons la volage famille
Effleurer, caresser et tulipe et jonquille,
L'insecte industrieux dépouiller le mûrier,
Ce créateur du luxe, admirable ouvrier ;
Sur l'olympe azuré des groupes de nuages
Composer un foyer précurseur des orages ;
Sur des aîles de feu la foudre, les éclairs
Frapper, pulvériser, en sillonnant les airs,
Tant humains qu'animaux domestiques, sauvages,
Errant à l'abandon dans de gras pâturages ?
Là-bas regrettez-vous le terrestre séjour ?
Y voit-on, tempérant les feux du dieu du jour,
Et l'écharpe d'Iris et de légères pluies
Raviver les couleurs des fleurs épanouies,

Baptiser, favorable aux agricoles soins,
Le trèfle, la luzerne et les tendres sainfoins,
Ces vigoureux épis qui s'empressent d'éclore,
De tenir à Cérès les promesses de Flore?
Un calme ravissant précède-t-il la nuit?
Aux réseaux de Titan qui se couche et qui fuit
Succède-t-il bientôt l'astre mélancolique,
De la sœur de Progné la plaintive musique?
Le ciel fond-il en pluie, en neiges, en grêlons,
Et des jours les plus courts fait-il des jours trop longs?
Les givres du matin chamarrant les croisées
Annoncent-ils des nuits encor froides, glacées?
Le moment de la chûte appelle-t-il des maux
Sur l'oiseau qui se perche ou médite des mots?
Y voit-on ces brouillards flottant dans l'atmosphère,
Prisme où semble noyé le dieu de la lumière
Dont l'œil majestueux prime équinoxial
Et dépouille pompeux son manteau matinal;
Ces tentes de vapeur des fleuves exhumée
Qui roule comme un char globuleux de fumée,
Formé d'un gris obscur, fantôme aérien
Qui s'exhale et se perd dans un vague lointain;
L'heure du soir descendre à pas lents la vallée;
Le laboureur tardif finir son attelée;
Des printemps, des étés, l'automne et des glaçons?
Y voyez-vous semer, recueillir des moissons
Sur un fertile sol qu'embellit la culture?
Des ruisseaux entend-on l'agréable murmure;
Au milieu des vallons le gardien des troupeaux

Charmant de sa musette et l'air et les échos ;
Au retour du Bélier, les cigognes, les grues
Crier au laboureur d'apprêter ses charrues,
D'une féconde main d'ensemencer ses champs,
Assisté de ses bœufs, aidé de ses enfants ?
Entendez-vous encore, à quelque amant fidelle,
La gaillarde perdrix qui sur le soir rappelle ;
L'hirondelle traçant d'annulaires sillons,
Siffler l'heureux retour de ses fiers bataillons ;
Les grivoises chansons d'actives moissonneuses,
Les concertantes voix des faucheurs, des glaneuses,
La cigale chantant aux pieds de la beauté,
La dépouille des champs, l'abondance et l'été ;
Du milieu des étangs le peuple qui coasse,
Le canard passager, la sifflante bécasse,
Pendant de sombres nuits les hurlements des loups,
Et d'un clocher désert l'aigre cri des hiboux ;
Le loriot chanter la saison des cerises,
Dérobant aux enfants de douces friandises,
La cloche des hameaux chers au Père éternel
Qui recueille leurs vœux dans son sein immortel ?

Silence ! mais combien me tintent les oreilles !
Silence ! chers amants ; précurseurs de merveilles,
Mille fléaux divers vont-ils vous inonder ?
Dans une attente horrible entendez-vous gronder
Du Très-Haut et des rois le mugissant tonnerre ?
Verriez-vous des Louis faire cesser la guerre,
Désarmer à leurs voix cent mille bataillons

Qui du sang de leur peuple inondaient les sillons ;
De leur trône éloigner le cliquetis des armes ;
Par la Chartre octroyée essuyer tant de larmes ;
Donner à leurs sujets l'exemple des vertus ;
Se nommer rois chrétiens comme un titre de plus ;
De la religion honorer les ministres ,
Rendre sereins pour eux des jours long-temps sinistres ;
Faire fleurir des lys les nobles étendards ;
Accueillir les savants , favoriser les arts ;
Instituer des prix dûs à l'agriculture ;
Gouverner , diriger d'une main sage et sûre
Ces puissantes cités qu'avoisinent les eaux ,
Que chargés de trésors abordent les vaisseaux ,
Où les peuples heureux sous un joug monarchique
Bénissent des Bourbons la race illustre , antique?

Ah ! des Royer-Collards approchent-ils ces rois ?
De pareils citoyens mériteraient leur choix ,
S'ils savent allier à la philosophie ,
Le grand art de servir leur prince et la patrie.

Les prés sont-ils vêtus d'émail et de gazon
Où vous puissiez assis chanter votre union ,
Où mariant vos voix comme le sont vos âmes ,
Vous prêtiez vos accords à l'amour , à ses flammes ?
Comme Euridice , Orphée infortunés époux ,
De Pluton , de Cerbère appaisant le courroux ,
Puisse le fier nocher sensible à l'harmonie ,
Vous ramener ensemble aux portes de la vie !

Je rêve hélas !... Je songe à vos mânes errants :
Reprend-on aux Enfers la forme des vivants ;
L'esprit a-t-il encor le don de la pensée ,
Des plus doux sentiments l'âme est elle embrasée ?
Y voyez-vous enfin , dites-vous , faites-vous
Ce qu'on voit, ce qu'on dit, ce qu'on fait parmi nous ?
Y parle-t-on la langue où tonnait Démosthènes ,
Ou celle du rival de l'orateur d'Athènes ;
La langue où s'éleva par des élans nouveaux
Le cygne de Cambray comme l'aigle de Meaux ;
La même où Sévigné d'une tendresse extrême
Sut si bien commenter le si doux mot, *je t'aime* ;
Où naïf, mais hélàs ! glacé pour son enfant,
La Fontaine versa la grâce et l'enjouement ;
Où Racine des Grecs transporta la richesse ,
Corneille des Romains fit parler la noblesse ,
Où peintre de son temps , chaussant le brodequin ,
Molière a joué le Tartufe , un faquin ;
Où le rival d'Horace , armé d'un sel attique ,
Boileau fait admirer sa verve didactique ;
Dont Montesquieu , Buffon et Voltaire et Rousseau
Ont fait un idiome européen , si beau
Qu'exploitent de nos jours les Tissot, Delavigne ,
L'aigle d'Hermopolis , prédicateur insigne ,
Le romantique auteur des martyrs de la foi ,
Ces autres Mirabeaux Benjamin-Constant , Foy ?
Grâce à François premier ! Il lui doit la naissance ;
Au grand Louis quatorze il doit l'adolescence ,
De ce nouvel Auguste attirant les regards ,

Les libéralités de son goût pour les arts.
Civilisation, fais-tu gémir la presse,
Source où vient des bons rois s'abreuver la sagesse ;
Ce fruit dont se nourrit, s'épure la raison,
Serait-il regardé comme un fatal poison ?
Chers amants, verrait-on dans vos Champs Élysées
Un Vernet, un Gérard l'honneur de vos musées,
Qui, nouveau Raphaël, emprunte à son pinceau
Du sacre d'un Bourbon l'admirable tableau ?
Avez-vous parmi vous, pour chasser l'ignorance,
Un Noël, un Cuvier, ces amis de l'enfance ;
N'est-il un Walter-Scott qui nous dépeigne aussi
Les sites et les mœurs des lieux où vous voici ?
Walter-Scott, héritier du Barde de l'Écosse
Dont Napoléon même, insulaire colosse,
A cultivé le luth quand les peuples vaincus
Le priaient de fermer le temple de Janus !
D'une école fameuse, érigée au génie,
Sort-il une jeunesse, espoir de la patrie,
Qu'enflamment les regards, qu'inspire la valeur
D'un glorieux Dauphin, généreux protecteur ?
Y pratiquerait-on comme aux lieux où nous sommes
Ces fleuves dûs à l'art, dûs à la main des hommes,
Des ponts, des aquéducs, de nombreux ateliers,
Des boutiques de luxe et d'énormes chantiers
Où le ciseau, la lime et la scie et la hache
Crie en faisant crier, tranche, mord et détache
Le bois, le fer, la pierre ébauchés et polis,
Par l'adroit artisan mariés, assortis ?

Ouvre-t-on ces maisons, rendez-vous des querelles,
Où l'on vienne en fumant s'informer des nouvelles,
Occuper le tapis, la blouse des billards,
Dans la bière mousseuse honorer le dieu Mars?
Y tient-on ces forums abondants en denrées,
Entrepôts des trésors de toutes les contrées,
Où lasse d'étaler ses œufs et ses appas,
Perrette prend sa hotte, et son âne ses bâts?
Y voit-on circuler d'élégantes voitures
Dont la forme réponde à l'éclat des parures;
Au milieu des cités s'élever à grands frais
Ces édifices fiers, ces splendides palais
Qu'habitent le plaisir, le faste, la mollesse
Et souvent les ennuis, enfants de la paresse,
Et d'où le malheureux par la garde écarté,
S'épuise vainement en des chants de gaîté?
Êtes-vous obligés de gagner votre vie;
A de rudes travaux serait-elle asservie!
Reverrait-on encor la frêle humanité
Dans le travail, le vice engloutir sa santé;
De vastes hôpitaux regorger de victimes
Qui du docte Hippocrate implorent les maximes?
L'honneur du temps moderne en l'art de Gallien,
Avez-vous un Portal, un adroit Dupuytren
Véritable Esculape affrontant les obstacles,
Dont le scalpel heureux enfante des miracles?
Protectrice du sexe et chère à la beauté,
Sauvant de la laideur, de la viduité,
La gloire de Jenner et de la Médecine,

A-t-on dans vos climats propagé la Vaccine ?
Vivez-vous d'un commerce ou bien de vos talents ?
Ces lieux sont-ils mêlés de pauvres, d'opulents,
D'enfants et de vieillards de tous rangs, de tous âges,
D'hommes civilisés et de mortels sauvages,
Habitant les forêts, les îles, les déserts,
Nomades étrangers à nos besoins divers ?
L'usage y subit-il diverses périodes ;
Changez-vous chaque année et de goûts et de modes :
La mode du caprice incorrigible enfant,
Du beau sexe français véritable aliment ?
Je crois peu que l'orgueil, le mensonge, le vice,
La fureur des partis, la haine sa complice,
Remplacent dans le cœur de tout être immortel
La charité chrétienne et l'amour fraternel.
Des temples du Seigneur les voûtes magnifiques,
Leurs gothiques vitreaux et leurs sombres portiques
Résonnent-ils de vœux de son peuple soumis,
Des leçons d'un pasteur qui veille à ses brebis ?
Dieu même pour pontife étincelant de gloire
Vous fait-il entonner l'hymne de la victoire ;
Parmi les séraphins, les anges, les esprits,
D'un bonheur éternel sentez-vous tout le prix ?
D'un peuple de flambeaux, de cierges éclairée,
Un messe nocturne est-elle célébrée ;
Et le bras pastoral d'un enfant en berger
D'un agneau sur l'autel vient-il se décharger ?
Avec de frais coursiers, ô soleil, tu ramènes
Ton char plein de bonbons, de joujoux et d'étrennes :

Mes enfants !... Eût-on cru qu'ils me précéderaient;
Au Paradis promis qu'ils me souhaiteraient !...
O l'agréable jour ! l'Épiphanie arrive :
Se saisit-on chez vous de maint et maint convive ;
Cherche-t-on, en vertu de la plus douce loi,
Dans sa part de gâteau la gloire d'être roi ?
Parmi les blonds épis rassemblant une élite
De pavots, de bluets, de reines Marguerite,
En ce jour solennel qu'on fête notre Dieu,
Décorez-vous l'autel transporté du saint lieu ?
Voit-on dans des couvents, au cloître condamnées,
Ces innocentes sœurs, ces vierges résignées,
A la taille si svelte, aux regards enchanteurs,
Du chaste célibat savourant les douceurs ?

Dois-je craindre pour vous les mers et le naufrage,
Que vous soyez vendus, traînés en esclavage,
En dépit de Thémis séparés, mis aux fers
Et jetés dans les lieux destinés aux pervers ?
Soit que vous vous donniez aux grandes entreprises,
Avec les scélérats que vous soyez aux prises,
Vous n'aurez plus mon bras, mon aide et mes conseils :
Je ne puis m'arrêter à des pensers pareils.
Près de vous, chers amants, se commet-il des crimes ;
Des forfaits des méchants les bons sont-ils victimes ;
Un Dupin, Périclès, émeut-il par sa voix
Le temple où des Séguiers administrent les lois ?
Ah ! chez vous le bonheur connaît-il des limites !...
Si du moins vous trouviez des Ternaux, des Lafittes,

Des Larochefoucaults, vrais Titus, vrais Français
Qui vivent pour compter leurs jours par des bienfaits!
Des bienfaits! chers amants, pardonnez si j'oublie
Le chef d'une famille au sang des rois unie*,
Qui consacre envers qui la fortune a des torts,
A d'immenses secours ses immenses trésors.
Radieux de vertus plus que par ta couronne,
Bien-aimé Charles dix, quels mots tombent du trône!...
Les proscrits, les captifs ont part à ta bonté:
O père des Français et de la liberté,
Oui, le ciel inspira ta royale clémence;
Tu rends les uns au jour, les autres à la France!
A la voix de ce Roi sacré par de Latil,
Revenez, revenez de la terre d'exil.

Chers amants, je redoute encore pour vos mânes
Les trajets, les sueurs, le sort des caravanes,
Les inondations des torrents courroucés
Et les éruptions des volcans embrasés,
Des pestes, des lions, des reptiles féroces
Et des monstres marins les ravages atroces,
Des sables et des rocs les incommodités,
Des marais croupissants les insalubrités,
Ces météores dont, nous dit-on, les malices
Amènent les passants au fond des précipices,
Ces trombes qui, porteurs d'un horrible fracas,
Fondent, brisent la nef, en dispersent les mâts.

---

* S. A. R. Mgr. le Duc d'Orléans.

Ah ! si vous habitez des plages glaciales,
Le foyer imposant d'aurores boréales,
Distribuant ses feux par gerbes et par jets,
Vous donne à contempler les plus pompeux aspects :
Soleils consolateurs des hautes latitudes,
Qui n'éclairant, hélas ! qu'horribles solitudes,
Reçoivent pour salut le cri des exilés
Au lieu des doux concerts des oiseaux rassemblés !

Vous paraissiez un jour naviguer d'île en île,
Saluer ce rocher triste et dernier asile
Où la vague écumeuse au seul Napoléon
Répète les adieux de Bertrand, Montholon.
Mon esprit vous suivait à travers l'Atlantique,
Le Gange, la Plata, l'Indostan, l'Amérique
Qu'habitent perroquets, serins et colibris
Qu'on transporte en Europe et qui doublent de prix.
Aussi vieux que le monde, immenses, solitaires,
De la Création bois témoins séculaires,
Trop précieux dépôts d'un métal qui nous nuit,
Nouveaux Colombs, prêchant l'Évangile et le Christ ;
Les honneurs inouis rendus à Lafayette
En qui l'indépendance honore un vieil athlète,
Ami de Washington, cher aux États-Unis,
Salué pour la France et ses princes chéris ;
Cataractes, palmiers et plantes étrangères,
Là, tout vous étonnait : du haut des Cordillières
Vous vous rendiez au pied des Alpes, du Mont-Blanc,
Confins, heureux confins d'un peuple aimable et franc !

Où le vif écureuil vole de branche en branche,
Qui sur une épaulette, apprivoisé se penche,
Où s'ébat la marmotte au sortir de l'hiver
Et plane l'oiseau roi qui porte Jupiter.
La neige éblouissante alors était fondue,
Au souffle du zéphyr la terre était rendue;
L'ours blanc ne devait plus sur les fleuves du nord
A des radeaux de glace abandonner son sort;
Du jeune savoyard la tournée était faite;
Son racloir suspendu pour prendre la houlette,
Il errait sans Mentor sur la cîme des monts,
Las de mettre à l'encan sa vielle et ses chansons.
Vous vous trouviez parmi ces pieux cénobites,
Amis des voyageurs, charitables ermites
Qui nourrissent ces chiens dont la sagacité
D'abîmes hyémaux sauve l'humanité.
Par là, vous admiriez la route qu'a suivie
L'implacable Annibal fondant sur l'Italie,
Celle que nous devons à son imitateur,
Ouvrage ambitieux, témoin de sa splendeur.
Longeant le Rhin, Huningue avec sa citadelle
Nous disait: Barbenègre à son pays fidelle,
Déjouant presque seul l'attirail de l'Enfer,
Ici fut applaudi d'un nouveau Lucifer.
Quelle était votre joie à revoir la patrie
De Prosper, de Félix, de leur sœur Eulalie,
Chatelroux * arrosé par un ru bocager,

* Petit village aux environs de Vitry-le-François.

Parallèle à la Marne où son eau va plonger :
Lieu cher à cet ami qui, courant d'Allemagne
Aux assauts successifs des campagnes d'Espagne,
Vouait à Josephine un platonique amour
Dont le couronnement échappe à son retour !
Bientôt Waterloo, dans sa funeste plaine,
Vous vit interroger sa pharsalique arène,
Reprocher au héros d'Austerlitz, d'Iéna,
Le sang, le sang français dont il les arrosa ;
D'avoir au mont Saint-Jean provoqué sa défaite,
D'avoir, hélas ! quitté sa première retraite,
Le sol de l'île d'Elbe où son paisible bras
Chérissait la culture, oubliait les combats !
Ces champs, ces champs trop chers, dévorés par Bellone,
Nous rappellaient ces mots de l'immortel Cambronne,
Quand le bronze sur lui vomissait mille éclats :
Ici la Garde meurt, elle ne se rend pas.
Tous trois nous visitions la place où fut Carthage :
C'est donc là, disions-nous, où brilla le courage
De ce fier Régulus, où Marius assis,
Pour se soustraire au glaive, attestait des débris.
Nous suivîmes le Nil à la source indécise,
La mer Rouge dont Dieu, par la main de Moyse,
De Pharaon l'impie arrêtant les complots,
Pour les fils d'Israël a suspendu les flots.
Grand Arbitre, ajoutant le prodige aux prodiges,
Dans les mains de celui dans qui tout fut prestiges,
Que n'as-tu converti, sauveur de nos guerriers
Moissonnés par le froid sur de brûlants lauriers,

Sa martiale épée en divine baguette,
D'une céleste flamme éclairé leur retraite,
Renouvelé pour eux la Manne des déserts,
A la France épargné le plus sanglant revers!...
Là, nous contemplions ces vieilles Pyramides
Témoins de la valeur des Français intrépides;
Le Caire nous parlait de Desaix, de Kléber :
Ah! quel couple de noms! en fut-il de plus cher!...
Après avoir quitté la chaîne du Caucase,
Nous adorions ensemble, ô fantastique extase!
Le Très-Haut fulminant sur le mont Sinaï
Où Bonaparte a joint son nom au nom d'Ali.
Au haut de l'Ararat où, vainqueur du déluge,
Des seuls êtres vivants seul, unique refuge,
L'arche du bon Noé, prétend-on, s'arrêta,
Nous le félicitions des vignes qu'il planta.
Les champs qu'a subjugués le vainqueur de l'Asie
Vinrent s'offrir ensuite à mon âme saisie;
Je vous avais conduits à l'humble Bethléem,
Je vous perdis de vue où fut Jérusalem.
Jérusalem!... Ton chantre amant de Léonore,
Par Alphonse puni du feu qui le dévore,
N'a pu donc à l'instar des Croisés, ses héros,
Recueillir les lauriers promis à ses travaux!

Je te crois, mon Arsène, et ta douce compagne,
Jouissant du bonheur qu'on goûte à la campagne,
De cette paix profonde inconnue aux cités
Où d'insensés mortels sont sans cesse agités,

Du silence des champs et de la solitude,
De ces divins auteurs, des charmes de l'étude :
Y lit-on les beaux vers où Virgile décrit
Tous les biens immortels dont votre ombre jouit?
Je ne crains point pour vous les fières Euménides,
Les maux qu'auprès de vous souffrent les Danaïdes,
Tantale, Phlégias, Prométhée, Ixion,
Sisyphe, objets offerts à la compassion.
Sous un règne envié des monarques illustres,
Vous allez parcourir de perpétuels lustres :
Dans l'Éden de Milton je me peins Ève, Adam
Que n'assailleront plus les fourbes de Satan.
A l'ombre inspiratrice ou d'un saule ou d'un chêne,
Sous un dais de verdure, au bord d'une fontaine,
Près d'une source vive invoquez-vous Phébus,
Les Nymphes ou Morphée? ô plaisirs inconnus!
Vous désaltérez-vous de ces eaux salutaires?
Sous le chaume à l'instar de pieux solitaires,
Vous vêtez-vous d'habits que donnent vos agneaux;
Et vous nourrissez-vous du lait de vos troupeaux,
D'un miel digne du sol de l'heureuse Narbonne,
Des présents de Cérès et des dons de Pomone?
La noix par flots pend-elle au robuste noyer,
Par groupes la noisette au souple noisetier;
Le liseron flexible et le chardon stérile
Vous sert-il à nourrir une chèvre docile?
Dans ces lieux comme ici mangeriez-vous les chairs
D'animaux égorgés qui souvent nous sont chers!
Ces muscles pleins de vie et ces heureux organes

Là ne sont point sans doute en proie aux dents profanes.
Dans vos climats naît-il les drogues, le quina,
Le sucre, le café comme en Chine, à Moka?
Des Java, Bornéo donnent-ils ces épices
Qui nuisent à vos sens en faisant leurs délices?
Charme des gens d'esprit, réveillon du vieillard,
Du tabac séchez-vous l'ondoyant étendard;
Cherchez-vous, éléments d'une saine tisanne,
La réglisse au suc doux, le chiendent, le pas-d'âne?
D'abricotiers fleuris vos murs sont-ils ornés;
D'un ruisseau serpentant sont-ils environnés;
Un suave oranger pare-t-il votre porte;
Infusez-vous les fleurs que chaque année il porte;
Naît-il sous votre haie, au bout de vos jardins,
Des pieds de violette en proie à vos larcins?
D'un engrais productif chargez-vous une couche
Où la rave précoce à la salade touche?
Recouvert par les lacs du cornichon rampant,
Le melon mûrit-il sur un terreau brûlant;
Le grimpant haricot, sa sœur la capucine,
Le grenadier vêt-il une fleur purpurine?
O fleur du grenadier, symbole martial,
Que nos vaillants soldats, sur leur front triomphal,
Étaient fiers de porter au sein des Capitales,
Tu te mêles encore à nos armes royales!
Emblême de nos rois, le lis et le chou-fleur
D'une tête de neige offrent-ils la blancheur?
Au légume amoureux d'une chaleur bénigne,
De la lune d'avril l'influence maligne

Ne pourrait-elle nuire avec les derniers froids,
Sans la paille nattée, ouvrage de vos doigts?
Des espaliers en forme ou d'orbe ou de façade,
Tubéreuses, rosiers gardent-ils l'esplanade?
Le persil, le cerfeuil, cette couple d'amis;
Cette foule d'enfants tous issus du chassis,
Résédas, basilique, œillets d'Inde, pensées
Sont-ils en plate-bande adossés aux croisées;
Réclament-ils de vous le rateau, l'arrosoir,
Le figuier délicat le secours du greffoir?
Là, croît-il la carotte aux feuilles plumassées,
L'oignon fier d'un bouquet de graines entassées;
La pèche délectable et le gras champignon
Ne pullulent-ils pas à l'abri du pignon?
Y voit-on figurer ces filandres légères,
Citronelle crépue et rouges crucifères,
L'immortelle, l'arbuste où respire Daphné,
Le groseiller où pend un vermillon perlé?
Dans un parterre herbu, garni de mignonettes,
Où Lolotte et Fanfan conduisent leurs brouettes,
Où César avec eux vient prendre son élan,
Avez-vous ajusté quelque rustique banc?
Ce jardin fournit-il, digne des Hespérides,
Et la pomme et la poire à vos bouches arides?
Avec la renoncule éleveriez-vous là,
Superbe japonaise, un pied d'hortensia?
Le cintre gracieux de deux pyramidales
De calice en calice élève-t-il leurs talles;
Le céleste velours du pois dit de senteur,

Végétal papillon, attend-il un tuteur?
Des vases portatifs, préservant des gelées
L'héliotrope exquis, jasmins et giroflées,
En ordre de bataille arrêtant les passants,
Battent-ils en retraite, au retour des autans?
Transportez-vous l'arbuste imitant la cerise,
Joli fruit qui sourit au sein naissant de Lise,
Dont la feuille automnale, alors que Flore a fui,
Sert à solenniser l'offre du pain béni?
Des touffes de fraisiers, des rangs de buis vivaces
Bordent-ils les sentiers, le sable des terrasses;
L'oseille acide sœur du louable épinard,
Par trochets renaissants pousse-t-elle au hasard?
Ici des framboisiers, dont le branchage entrave,
Sont-ils porteurs d'un fruit et rougeâtre et suave;
D'artichauts sur leur tige aux fronts verts, redoublés,
D'asperges vos carrés sont-ils entremêlés?
Armés contre la main livrée à la rapine,
Vos clos sont-ils fermés de buissons d'aubépine
Où flotte, par lingots, l'or des acacias
Dont la coque se joue à l'azur des lilas,
Où surnage des pins la tête toujours verte,
Dont jamais l'aquilon ne conspire la perte?

D'un agreste moulin, élevé sur les eaux,
Arrivent-ils des sons cadencés, inégaux;
En voit-on qui bâtis sur le haut des montagnes,
Terminent l'horizon, planent sur les campagnes?
Êtes-vous réveillés, avant le point du jour,

Par le bruit du meunier qui part faire son tour ;
En faisant sa tournée a-t-il pour interprètes
Les éclats d'un fouet, des grelots, des sonnettes ?
Les coups sourds du fléau d'un batteur matinal,
Des travaux journaliers donnent-ils le signal ?
Dès l'aube courez-vous délivrer vos volailles
Qui recueillent les grains dispersés dans les pailles,
Aux entrailles, jadis, desquelles les Romains
De la guerre ou la paix consultaient les destins ?
Le jour pointe indécis : soignez-vous la volière
Où gentil sansonnet, la grive prisonnière
Regrette hélas ! ses bois, la douce liberté
Inséparable sœur de la félicité ?
Comme aux champs de l'Alsace, innocente cigogne
Vient-elle près de vous sourire à la besogne ;
Légiste chez les Grecs, chez les Romains sacré,
Est-elle en vos endroits un oiseau révéré ?
De roseaux aoûtés, surmontés d'une aigrette
Où voltige, se plaît demoiselle fauvette,
Pâquette forme-t-elle, avec un brin d'osier,
Le ballai qui pourchasse Aragne et le poussier,
Ce terrestre arc-en-ciel qui roule et s'évapore
En colonne mobile, en prisme que colore
Phébus semant au loin, sur un sol disputé,
Et d'ombre et de lumière une diversité ?
Logez-vous l'animal d'un usage posthume,
Dont Moyse aux Hébreux interdit la coutume ;
Ou celui sur la peau duquel on bondissait,
Quand Éole et l'olive autrefois la lissait,

Consacrée au transport des vins brûlants d'Espagne
Où le Français fait don des victoires qu'il gagne?
Phébus aux crins dorés ramène le matin :
De la cosse des pois dépouillant le jardin,
Fuyez-vous les ardeurs que le Cancer déchaîne
Sur l'ais mystérieux de la fraîche persienne?
Les coups épuratifs, redoublés du battoir,
Annoncent-ils des bords d'un commode lavoir,
Une toile livrée à des mains courageuses,
Aux ébulitions des ondes savonneuses?
Laissez aux troubadours d'errer de coins en coins :
Pour vous, plantez, aimez tous les agrestes soins;
Baucis et Philémon étaient loin d'être à plaindre.
Moi, pour vous je n'ai plus, vous n'avez plus à craindre
Ou le cruel destin d'Alcyonne et Céix,
Ou bien le sort affreux de Céphale et Procris.
Que les tambours des camps vous deviennent étranges,
Et jouissez du bruit dont résonnent vos granges.

D'un verdoyant coteau couronnant le revers,
Près d'un buisson touffu composez-vous des vers
Tantôt sur les effets d'un nuage qui crève,
Sur l'époux radieux de Thétis qui se lève,
Tantôt sur la beauté d'un immense horizon,
Sur les plaisirs qu'on goûte au temps de la moisson,
Quelquefois sur ces nœuds si peu sûrs, si volages,
Étendus sur la mousse, empruntant vos images
Au ciel qui se pommèle et voile du Lion
La flamme incendiant la haute région?

Suivant dans ses détours la rive solitaire,
Rencontrez-vous par fois quelque ancien militaire
Qui, malheureux d'avoir un corps si maltraité,
Vient pêcher le cresson propice à sa santé
Qu'il aura consumée en servant la patrie,
Traîné captif au fond d'uue autre Sibérie
Dont l'air presque toujours vomit les aquilons,
La neige qui fouette et vole en tourbillons?
Quand mars vous donne encor de froides matinées,
Qu'il amène déjà de brillantes journées,
La bêche sur le dos, quelque heureux villageois
Va-t-il tourner son champ et mille et mille fois;
Le vigneron porter l'échalas dans sa vigne,
L'épierrer, la meubler d'une terre bénigne;
Planter ce farineux, économe aliment,
S'en revenir courbé sous le faix du sarment?

Voilà, voilà l'instant où plaît la promenade,
Qu'on fréquente à pied sec le chemin moins maussade,
Qu'un air et pur et frais remplace l'aquilon,
Sur le vert groseiller gazouille l'oisillon.
Naguère si chenus les coteaux se tapissent,
La bergère, le pâtre et leurs chevreaux bondissent;
L'amour va féconder les prés, les eaux, les bois,
Le chevalier voler aux joûtes, aux tournois,
La demoiselle aussi s'armer d'une raquette,
L'enfant courir un cercle ou bander l'arbalète,
Et la corde et la bille et paume et cerf-volant
Exercer tour-à-tour le jeune étudiant;

De l'écolier du bourg les crécelles funèbres
Vont dans le saint Carême annoncer les Ténèbres ;
La double castagnette, espagnol instrument,
Dans ses mobiles doigts former un roulement.
Bientôt aussi la pierre avec ou sans les frondes
Et par sauts et par bonds effleurera les ondes :
Jeu qui par ses dangers ne dédommage pas
Des pelottes de neige et d'innocents combats.
Mois fatal à la France et propice à cet homme,
De soldat Empereur, gigantesque fantôme,
Qui seul voulant régner sur l'Univers conquis,
Perd sa seconde épouse et son unique fils !

Luxurieux zéphyr fait taire son haleine,
Et le midi répand son lustre sur la plaine :
Oubliés de ses feux Mélanie et mon fils
Respirent-ils le frais d'un bouquet de taillis
Sous l'ombrage duquel se complaît et roucoule
La tourterelle, une onde avec lenteur qui coule,
Reposent le faucheur et sa faux étendus,
Se pressent les agneaux haletants, abattus ?
Se répand-on chez eux en longs éclats de rire ;
Lance-t-on à l'envi l'innocente satire,
Le jour que dans Neptune on plonge le mouton,
Avant de moissonner sa candide toison,
Le jour que, couronnant l'ardente canicule,
Le bouquet de Cérès sur le chariot circule,
Que sur les verts rameaux de deux saules amis,
Agreste escarpolette, on berce les soucis ?

Quand la longueur du jour flétrit la jouissance,
Trouvent-ils pour remède à cette indifférence
Le sommeil qui rappelle à l'admiration,
Rafraîchit, rajeunit l'imagination?
Superbes peupliers de la belle Italie,
Formez-vous une allée à leur maison chérie,
Qu'avoisine un vivier où l'alerte poisson
Et se joue et défie et l'œil et l'hameçon?
Serait-il un boudoir par-delà la clairière;
Passant sur un frêle ais la petite rivière,
Gagnent-ils à l'écart, conduits par le désir,
L'asile de l'amour, du bonheur, du plaisir,
A l'heure enchanteresse où l'atmosphère est pure,
Que la hauteur du jour règne sur la nature,
Que d'un œil ombrageux ils trompent le soupçon,
Que chaque villageois travaille à sa moisson?
Parcourent-ils les bois, les côtes, les prairies,
Jaloux d'analyser quelques plantes chéries,
De se voir réfléchir dans mille époux constants,
Amants silencieux, enfants du doux printemps,
De lier connaissance avec les oréades,
Les faunes, les sylvains et les hamadryades,
De rencontrer Diane avec Endymion
Que son amour préfère à l'amour d'Actéon,
D'aller puiser la vie au milieu des campagnes:
Leurs sens comme allégés par l'air pur des montagnes,
Conviés au travail ou plutôt au repos,
Se trouvent-ils plus frais, plus forts et plus dispos?
Il me semble les voir l'un l'autre se complaire:

Et sans m'initier dans le plus doux mystère,
Ne conservent-ils plus, hors du lit nuptial,
Les roses et les lis de leur teint virginal,
Ce vermeil embonpoint, ces formes arrondies
Que d'un bras délicat l'amour avait pétries,
De leurs cheveux divers la noire ébène et l'or
Dont les vents caressants favorisent l'essor?

O Styx! ô Phlégéthon! roulez des eaux limpides
Où viennent mon Arsène et Mélanie avides
Rafraîchir et laver leur visage vermeil,
Qui peut-être est brûlé par l'ardeur du soleil.
Et vous pampres joyeux, l'espoir de ma vendange,
Berceau de chèvre-feuille, odorante phalange,
Vous, rempart pittoresque où nous nous promenions,
Et d'où, moments si doux! tous trois nous admirions
Des fleurs des arbrisseaux la neige printannière,
Les sinuosités que forme la rivière,
Les colzas jaunissants, au retour du matin,
Les nuances des prés dans un sombre lointain,
Les feux de la journée et l'éclat de la foudre,
Et les troupeaux suivis d'un nuage de poudre:
Vous n'avez plus d'attraits pour mes yeux, pour mon cœur;
Vous n'êtes plus pour moi que des objets d'horreur!
N'attendez plus les soins de ma main ouvrière,
Vous que je cultivais, jeune pépinière:
Quand je favorisais votre prospérité,
Je ne songeais, hélas! qu'à ma postérité.
Vous, charmants environs de Lutèce et de Rome,

Délicieux endroits que le plaisir renomme,
Tivoli, Romainville, et vous Montmorency,
Mon Arsène n'est plus!... Que faites-vous ici?
Que fait près d'Avignon la source de Vaucluse
Où le tendre Pétrarque avait Laure pour muse?
Qu'elle aille convier mon fils à des soupirs;
Que, le front caressé par l'aile des zéphyrs,
Il foule tous les jours les charmes de l'Aurore,
Le thym et la rosée et tous les dons de Flore:
Nature, loin d'ici, loin d'ici tes présents,
Je m'en consolerai, si c'est pour mes enfants.
O honte, ô crime, ô mœurs! femmes trop courtisées,
Sirènes de la Seine et de ses élysées,
Serpents qui vous jouez dans la soie et les fleurs,
A nos voluptueux qui vendez vos faveurs,
Asiles de Plutus, de l'aveugle Fortune
Où l'on vient abjurer une vie importune,
Restez, restez ici: vos plaisirs criminels
Ne tentent pas mon fils, le cœur des immortels.

Des villages voisins les fêtes fortunées
Sont-elles, chers amants, de joyeuses journées
Où, montés sur trétaux et Bacchus à leurs pieds,
Le bras, la tête en jeu, quelques ménétriers,
Tambourin y compris, un orchestre composent,
Règnent sur des Vestris qu'à toute heure ils imposent;
Où quelque Julien, voluptueux violon,
Commande l'assemblée à l'agitation,
Tient en maître l'archet sceptre de Terpsichore,

Parcourt d'un doigt léger cette corde sonore,
Dont les vibrations stimulent la rougeur,
De son front où son âme a transmis sa chaleur?
Des Hébés du canton la pudique milice,
Bras dessus, bras dessous, est-elle entrée en lice?
Le muguet, le lilas parfume-t-il leur main;
Une rose, un œillet brille-t-il sur leur sein,
Séjour des voluptés, trône de l'innocence,
Ivoire inaccessible au doigt de la licence,
Albâtre enorgueilli de sa virginité,
Qui contraste avec l'œil de l'ingénuité?
Sensibles à la joie, aux lois de la cadence,
Partagez-vous la valse ou vive contre-danse,
Tutrice des amours, des grâces, des beautés,
Et trop souvent commode aux infidélités,
Tandis que près de vous résonnent les bouteilles,
Qu'à plein verre en chantant l'on boit le jus des treilles,
Qu'on dispute, qu'on joue aux cartes, au piquet,
Que des chevaux de bois vogue le tourniquet,
Qu'avec la boule en main l'on renverse les quilles,
Que la bonne aventure est débitée aux filles,
Qu'on achète aux enfants un sifflet, un gâteau,
Quand le marchand d'oublie arrive de nouveau,
Suivi de charlatans, de singes en carrosses,
De mamans, de vieillards tous en habits de noces,
A la fête amenant des familles d'amis
Qui comptent pour partir sur la reine des nuits?
Lors, réalisez-vous d'innocentes promesses
Par l'échange expressif de pressantes caresses

Qu'autorisent les bois et leur discrétion,
Le calme, la douceur du temps, de la saison,
Des foins secs et mûris les meules odorantes,
Vestiges du printemps, de ses grâces naissantes,
Où le faneur peut-être, oubliant de faner,
Atteint Zoë, Zulni qui s'y laisse entraîner?

Pour célébrer vos rois sont-ce les mêmes formes:
D'un airain qu'on balance et les masses énormes
Et celui qui détonne, ébranle l'Univers,
Et des feux d'artifice occupent-ils les airs?
Émule de l'Olympe un haut mât de cocagne
Vers lequel chaque Anchise amène son Ascagne,
Porte-t-il dans le ciel un front poli, glissant,
Où la souplesse donne un spectacle amusant,
Auquel viennent s'unir de nombreux luminaires,
Pour prolonger le jour de fêtes si prospères,
Qui finissent avec les mourantes clartés,
Les danses et les chœurs des hameaux, des cités?

Avez-vous un Pirlus* pour confins du village,
Habité par le lièvre et le courlis sauvage,
Dont les rocs enchantant l'imagination,
Semblent du globe entier la démarcation?
Sur leur cîme où Vertumne inspire ou bien s'invoque,
Où l'on aime à jouir de l'estivale époque,

(*) Nom d'une colline assez élevée, qui termine le finage de Châtelroux dont on a parlé.

Quelque vide-bouteille, en butte aux durs hivers,
Serait-il précédé par des arbustes verts?
Plus loin aperçoit-on, déployée à la vue,
Des champs semés de seigle une immense étendue,
Des bruyères, des toits couverts d'un chaume noir,
Des sarrasins fleuris qui font plaisir à voir,
Quelques sentiers herbus et des plaines arides,
Des sites allongés, des tertres et des vides,
N'offrant, comme en Champagne, et que terre et que ciel,
Fréquentés quelquefois par des mouches à miel,
Par ces troupes d'oiseaux que nous devons à l'Inde,
Que dirige un enfant souvent fait pour le Pinde,
Par des outardes qui, fières de leurs hauts pieds,
S'éclipsent, bravent l'œil des chasseurs effrayés?
Y foule-t-on l'avoine en andains ramassée,
Où se tapit la caille accouvée, engraissée;
Y croît-il de la vorde où des perdreaux nombreux
Se retirent suivis par des chiens valeureux?
Là gît-il dans le fonds de ces monts solitaires
Une ferme, un hameau qu'on croit des monastères,
Et dont les habitants, des hommes séparés,
Sont depuis leur naissance à la paix consacrés?

Séléné s'est levée, et sa face argentine,
Que dérobait à l'œil encor quelque colline,
Domine les taillis, colore les objets,
Veille sur la nature et sur les champs muets.
Le ruisseau seul murmure accourant vers son terme,
Les aboîments des chiens fidelles à la ferme

Ont cessé de troubler le silence de tous :
La poche bien munie, et méditant vos coups,
En juin balance en main, que le temps est propice,
Allez-vous en son signe attraper l'écrevisse ?
La balance plongée et le traître aliment,
Embrassez-vous de l'œil l'immense firmament,
Parcourant le plateau d'une verte pelouse
Où la lune répand une lueur si douce ?
Qu'ils sont purs les plaisirs du soir d'un jour serein !
Mais hélas ! durent-ils ; d'un sombre lendemain
Êtes-vous menacés par les tristes Hyades,
Submergeant dans leurs cours leurs sœurs les Pléïades ?
Célébrant tour-à-tour les mois et les saisons,
A la truble, au filet prenez-vous des poissons,
En traversant des prés où la rosée et l'herbe
Pourraient vendre vos pas qu'observe un garde acerbe ;
Relevant le matin vos lignes, vos relais,
Un orage nocturne a-t-il rempli vos rets ?
Je ne demande point ce que mon cœur condamne,
Si partisans encor des plaisirs de Diane,
Vous livrez à la mort l'heureux chantre des bois,
Vous réduisez le lièvre et le cerf aux abois,
Des lieux chers à Bacchus vous éloignez les grives,
Et dispersez au loin leurs troupes fugitives,
Lorsque la feuille tombe au gré des vents du nord
Et d'un prochain ruisseau s'en va couvrir le bord ;
Si périt sous vos coups l'alouette légère,
Pendant qu'au Dieu du jour elle fait sa prière,
Quand le fatal miroir réfléchit sa clarté,

Trompant cruellement sa curiosité ?
D'un soleil automnal la force tempérée
Réjouit-elle encor votre œil et la contrée ;
Le peuple des pinsons et des chardonnerets
Frigotte-t-il toujours et fuit-il vos guérets ?
Issus de colombiers fourmillant de couvées,
De pigeons fiers larrons les nombreuses volées,
De rapaces moineaux parcourent-ils les champs,
Servent-ils de jouets dans la main des enfants ?
De voraces corbeaux par bandes croassantes
Vont-ils se disputant des victimes saignantes ;
Habitants de rochers déserts et sourcilleux,
Leur trop sinistre aspect attriste-t-il vos yeux ?
Tendez-vous des lacets où la perdrix repose,
Sous l'églantier naguère où vous cueilliez la rose ;
Vos tenaces gluaux empêtrent-ils tout vifs
Les merles des buissons que vous guettez oisifs ?
Par un fer amorcé jeté sur leur passage,
Attrapez-vous ou l'oie ou le canard sauvage,
Dans les ravins, la noue, aux avents de Noël,
D'un savoureux coulis cherchant le casuel ?
Auraient-ils pris déjà des teintes jaunissantes,
Avant d'être éloignés de leurs feuilles errantes,
Ces noueux peupliers, naguère si feuillés,
Porteurs de nids déserts, de rameaux desséchés ?
Le tardif néflier, compagnon du rivage,
Produit-il, don d'automne, un fruit sur et sauvage ;
Et du coing duveteux exprimez-vous un suc,
Spécifique élixir pour l'estomac caduc ?

De ce préservatif où naquit Cythérée,
En septembre, armez-vous en masse pénétrée,
Ce lait coagulé, produit d'un battement,
Devenu dans vos mains onctueux aliment?
N'auriez-vous pas rempli vos flacons d'eau de rose,
Cueillette que l'été, le plaisir nous impose,
Délicieux collyre où l'œil et les esprits
Se retracent la fleur qui les avait épris?
La groseille aigrelette à la santé qui fane
Plaît-elle congelée en son pot diaphane;
L'estragon, le chou rouge en des vases de grès
Au vinaigre assorti reçoit-il vos apprêts?
Le maillet sonne-t-il sur les tonnes, les cuves,
Dépôts de l'ambroisie, odorantes étuves;
Le raisin gémit-il sous l'écrou du pressoir
Dont l'enfant biberon borde le réservoir?
A la cuisson des fruits pour l'hiver qu'on destine,
Ne rassemblez-vous pas une troupe badine,
Dont l'un veille au foyer, l'autre mèle un couplet
Aux contes d'une vieille astreinte à son rouet,
Aux ordres du fermier qu'un bon duvet repose,
Qui, comptant les labours qu'en sa tête il dispose,
Livre à sa ménagère à coudre, à retoucher
Son uniforme agreste et la guêtre à sécher,
Quand elle-même, ôtant sa ligneuse chaussure,
Par la cendre ondoyante en chasse la froidure,
Qu'en ses doigts vigilants l'aiguille et les ciseaux
Ont remplacé le chanvre et quenouille et fuseaux?
Le marchand ambulant à la bourse modique

Implore-t-il de vous gîte et souper rustique ;
Familiarisé vient-il prendre sa part
Au jeu de la main-chaude et de colin-maillard ?
Formant sur la muraille une image mouvante,
De chaque individu l'ombre divertissante
Se répand-elle en traits qui bizarres, divers,
Font oublier gaîment le souffle des hivers ?
Un almanach en main, observez-vous des fêtes ?
Chers amants, prévoit-il les foires, les tempêtes ;
Marque-t-il des beaux jours l'approche et le déclin,
S'il est temps de semer, de récolter le lin :
Facétieux prophète et muni d'anecdotes
Du vieux Matthieu Lænsberg aimables antidotes,
Sur votre cheminée épars et vagabond,
Rêvant spectres menteurs, la superstition ?
Symbole impérial d'une race infidelle,
Au croissant rajeuni d'un lune nouvelle,
Je vous voyois sourire et plaindre son décours :
Comptez-vous sur cet astre encor vos mois, vos jours ?
Dans son cours dépouillant sa dernière vieillesse,
Flotte-t-il enfoncé dans une gaze épaisse ;
Bientôt se découvrant candide et virginal,
Brille-t-il de l'éclat du luxe oriental ?
Par dégrés, par climats, par zônes, par solstices,
De la géographie agréables indices,
Ne distingue-t-on pas toutes vos régions,
Votre globe soumis aux constellations ?
Pour dissiper l'ennui des hivers trop maussades,
A-t-on un carnaval propice aux mascarades ;

Empruntant un costume et le masque et le fard,
Va-t-on de la folie arborer l'étendard,
Annoncer, promener la lanterne magique,
Se faire précéder d'instruments de musique,
Dépouiller la raison trop peu chère aux humains
Et noyer ses soucis dans Momus et les vins?
En l'honneur de celui qui serre l'hyménée,
De celle qui cessa d'être vierge en l'année,
Jeunes filles, garçons, tous robustes enfants,
Courent-ils la pelotte et sautent-ils les gants*?
De leurs mâles coursiers une troupe intrépide
Aspire-t-elle au prix de la course rapide?
O noble impatience! on part, et le vainqueur
Sur le sol qui jaillit grave-t-il sa vigueur?
Le matin vous voit-il, quand tout repose encore,
Devancer le lever de la tardive aurore,
Guider votre départ sur les murs blanchissants,
Sur l'aspect enchanteur des astres pâlissants,
Attendre que des nuits la céleste courrière
Prête aux chemins mouillés sa douteuse lumière,
Attendre qu'ait cessé la pluie et le gros temps,
Que l'horizon sourcille et chasse les autans?
Des arbres, échappés comme d'une déroute,
L'ombrage prolongé traverse-t-il la route;
Sort-il de la montagne en groupes, par monceaux,
Cent nuages formant cent sortes d'animaux?

---

* Sorte de jeux en usage dans les bourgades de la Champagne.

Sur un sol qu'ont durci les bises boréales,
Faites-vous en janvier des courses matinales,
Admirateurs d'un temps et vermeil et serein,
Qui convie au voyage un joyeux pélerin ?
Votre esprit conçoit-il, platoniques images,
De célestes pensers, à l'aspect des nuages
Qui s'entr'ouvrant font place au gracieux souris
D'un ciel de lazulite et d'or et de rubis,
Dont l'éclat, sans attraits pour la foule importune,
Qui de ses vœux poursuit les dons de la fortune,
Vous rappelle à la fois les heures et les lieux
Où, le plus saint délire en vous versant ses feux,
Vous vous imaginiez, pleins des dieux de la fable,
Boire le doux nectar que l'on verse à leur table,
Voir l'épouse d'Hercule et l'amante de Mars
Sur vous deux arrêter de complaisants regards,
Les Muses buriner vos noms sur leurs colonnes,
Faire pleuvoir sur vous des moissons de couronnes,
Les Grâces vous sourire et provoquer vos chants,
Et les Nymphes en chœur vous entr'ouvrir leurs rangs ;
Où vous croyiez jouir de la faveur des fées,
Du dieu cher aux héros recevoir des trophées,
Parvenir glorieux, conduits par Apollon,
Au temple de mémoire, au haut de l'Hélicon,
Sensibles aux accents langoureux, pathétiques,
Aux variations des harpes électriques,
Aux intonations, majestueux accords
Qui subjuguaient vos sens flottant dans des transports ?...
Vous livrant sans réserve à cet instant d'ivresse,

Dans cet enthousiasme enfant de la tendresse,
Votre âme s'épand-elle en mille émotions;
Votre esprit chérit-il ces douces fictions?
Les contes séducteurs de la mythologie
Attachaient Dumoustier à sa chère Émilie;
Tous ces dieux inspiroient leurs lettres, leurs leçons:
Des neuf sœurs imitez ces tendres nourrissons.
Vous ne m'oublierez pas, ce penser me rassure,
En prêtant mon image à ce que la nature
A de sentimental et de tendre et de grand:
Vous entendez mes cris, si votre oreille entend
Le murmure lointain des campagnes actives,
La hache séparant quelques branches plaintives,
Dont le tronc dépouillé leur survit quelque temps
Et vous peint votre père, hélas! privé d'enfants!...
Tous ces flocons de neige, arrêtés sur les branches,
Couvrant les arbrisseaux de chevelures blanches,
Ces brouillards, ces vapeurs, voilant l'éclat des cieux,
Vous retracent son deuil, ses blanchissants cheveux.
Ce sont encor ses pleurs qui tombent goutte à goutte
De l'arbre où pend le gland, que votre oreille écoute,
Quand le soleil sourit aux montagneux sillons
Délivrés du rideau qui longe les vallons?
Quand au midi d'hiver l'âme est contemplative,
Trouble délicieux! heure trop fugitive!
La feuille desséchée, attachée aux rameaux,
Dans son bruissement murmure mes sanglots.
Vous vous dites sans doute (en vos cœurs je sais lire)
« Que devient notre père! ah! pour nous il soupire!

» Il nous est défendu le soir de l'embrasser,
» Et par lui le matin de nous voir caresser. »

Allumez-vous des feux où, maintenant inerte,
La nature naguère était riche et couverte;
Glacés, implorez-vous l'élément de Vulcain,
Au lieu de disputer aux Naïades le bain?
Sur le lac diaphane où menant la nacelle,
L'été l'on se dérobe à la chaleur cruelle,
Où le cygne étalait son plumage argenté,
Dont le miroir offrait à votre œil enchanté
Des arbres renversés les passages, les fuites,
Jupiter ou Saturne avec leurs satellites,
Sillonnant son cristal du fer de vos patins,
Vous jouez-vous des lieux périlleux, incertains?
A la faible lueur d'une lampe rustique,
L'imagination pleine du temps antique,
Sur un lit qui vous tait les frimas du dehors,
Conversez-vous la nuit avec d'illustres morts,
Et vous repaissez-vous de touchantes lectures,
Avec l'air soulevé contrastantes peintures
Qui vous font jouir de Flore, et des amours,
Et voyager sans peine et fréquenter les cours?
Revenant au présent, roulez-vous vos idées
Sur les affreux dégâts des ondes débordées,
Qui, charriant la mort dans leurs bourbeux bouillons,
Retracent les fureurs des terrestres colons,
Lorsque les bestiaux réunis dans l'étable,
Savourant un fourrage abondant, délectable,

A l'abri, près de vous, de l'air et du besoin,
Sont comme ensevelis dans la paille et le foin,
Que de l'humide Auster les fougueuses haleines
Se brisent sur vos murs en balayant les plaines,
De vallons en vallons et d'échos en échos,
Vous apportent le bruit de quelque chûte d'eaux
Ou le frémissement de la nature entière,
Qui cause au voyageur égaré, solitaire,
Mille effrois, mille morts auxquels seule met fin
La clarté d'une ferme ou d'un hameau lointain?
Voici l'heure fatale où se commet le crime,
Qu'erre le malfaiteur épiant sa victime,
Que veillent suspendus aux postes leurs falots,
L'œil et l'esprit se font des fantômes nouveaux.
Dans ce moment peut-être une âme aimante et pure
Gémit dans le donjon d'une prison obscure :
L'aile humide de pluie, aux arbres suspendu,
Le volatil se tait effrayé, morfondu.
Dans ces temps nébuleux et de monotonie,
Vous abandonnez-vous à la mélancolie;
Êtes-vous exposés aux humaines douleurs,
Du monde sublunaire aux chagrins, aux terreurs,
A voir de ces héros avides, inflexibles,
Se baigner dans le sang des nations paisibles,
Donner le branle à tout, par un retour amer,
Appeler sur leur peuple et la flamme et le fer;
A voir s'anéantir sous un ciel d'Ibérie,
Dans les déserts glacés d'une autre Moscovie,
Vos frères, vos amis, six cent mille vainqueurs, ...

Célèbres par leur gloire et plus par leurs malheurs ;
Refluer parmi vous ces restes d'ambulances,
Implorant un abri sur leur char de souffrances,
Au sein de la patrie apporter le trépas,
Au lieu de l'appuyer de ces bras qu'ils n'ont pas ;
A voir les ennemis leur farouche émissaire,
Autour de vos foyers rôder avec mystère,
Par des fragments de Mars, marque de leur séjour,
Vous inspirer l'effroi de leur prochain retour,
Vous faire présager le sort qui vous menace,
Redoubler chaque jour de forces et d'audace,
Heureux de la gelée et bravant les frimas,
Presser de leurs coursiers et la marche et le pas
Dont résonne le sol resserré par Borée,
Dont s'émeut à la fois votre âme timorée ;
A toute heure des nuits troubler votre sommeil,
De chaumière en chaumière ordonner le réveil ;
Vous retenir bloqués dans quelques places fortes,
En bombarder les murs, en foudroyer les portes,
Où cent fois menaçant de vous ensevelir,
Vous regrettez les champs, un air libre pour fuir ?
Vous feraient-ils marcher leurs guides dans leur route,
S'empressant de venger leur dernière déroute,
Jouets des éclaireurs au milieu des hasards,
Et de quelque vedette asservis aux regards !
Vous confiant à l'œil de quelque sentinelle,
Vous mettraient-ils en main la pioche ou la pelle ;
Tantôt de leurs chevaux voulant forcer le pas,
Vous armant d'un fouet peu fait pour votre bras,

Par les veilles, le jeûne épuisant leur courage,
S'en vengent-ils sur vous par les coups et l'outrage;
Vous forcent-ils de boire, effroi de votre corps,
La liqueur du soldat, pour prix de vos efforts?
Se déployant bientôt en ordre de bataille,
De l'armée opposée essuyant la mitraille,
Au sein de la mêlée, au milieu des frimas,
Pourraient-ils vous mener de combats en combats,
Maltraiter sous vos yeux ceux que le sort des armes
Leur a remis captifs, se venger des alarmes
Qu'à présent dans leurs mains cessent de leur causer
Des braves mutilés dont on peut disposer!...
Viendraient-ils couronner les hauteurs de leurs masses,
Couvrir tous les chemins de bagages, de traces,
De même que les flots mobiles, agités,
Étincellent des feux au soleil empruntés,
Éblouir vos regards par les jets de lumière
Dont leurs armes au loin couvrent la côte entière;
Charger votre horizon obscurci d'éclaireurs,
Et bientôt du pillage étaler les horreurs,
En soldats effrénés violer vos asiles,
Dévaster la campagne et saccager les villes,
Tracer sur leur mail nu d'affreux retranchements,
Saper, pour prévenir de fiers ressentiments,
Tous ces hauts peupliers dont la cîme joyeuse
Balançait mollement une tête orgueilleuse,
Remplir l'air étonné de mille cris confus,
Semer de camps, de feux les guérets confondus,
Dans leur faim et leur soif se livrer à leur rage,

Victimer les vergers, l'orgueil du jardinage,
Abîmer leurs chevaux dans les fossés bourbeux,
Surchargés d'un butin qui périt avec eux?
S'il en était ainsi, trouveriez-vous une onde
Qui vous mît à l'abri de leur main furibonde,
Qui vous éloignant d'eux sur un léger esquif,
Permît même à l'amour de se montrer plus vif?...
Mais il peut vous manquer la plus faible volige:
Si ces monstres alors.... O terreur! ô vertige!
Ah! combien votre cœur serait-il agité,
Qui n'a jamais battu que pour la volupté!
Iraient-ils massacrer aux yeux de la fermière
La bêlante brebis, la vache nourricière,
Qu'enrichissait Cérès vider tous les greniers,
Où reposait Bacchus profaner les celliers,
Brûler ou déloger de leur camp les abeilles,
Fuite où s'éteint leur sort, leur race et leurs merveilles:
Tel des guerriers Français ce formidable essaim
Que dépeuple en Russie et Borée et la faim!
Rançonnant les pays sans règle et sans mesure,
Exigeant de chacun, malgré ce qu'il en jure,
De vivres qu'on n'a pas la contribution,
Dans les mets qu'on leur sert soupçonnant le poison;
S'en vont-ils désoler, affamer la contrée,
Arracher à son père une fille éplorée,
De l'étable entraîner ses troupeaux, ses chevaux,
Les anciens compagnons de ses heureux travaux,
Encombrer tout passage, obstruer toute issue,
D'une mer de soldats inonder chaque rue,

Et d'une grange à l'autre et des torches en main,
Former des flots de feu se succédant sans fin;
Sous les yeux des époux ravir l'honneur aux femmes,
Éloigner l'habitant de sa maison en flammes,
D'un butin qu'il a su dans la terre enfouir,
Que leur rapacité leur a fait découvrir,
Le poursuivre sauvant quelque faible vestige,
Le dépouiller d'habits que la pudeur exige,
Victime consacrée à des ordres secrets
De quelques chefs cruels, dissimulés, muets,
Qui pour de leurs soldats relever le courage,
Leur ont promis ici les plaisirs du pillage,
Alléguant, pour prétexte, au quartier général
Que d'un vaste incendie ils donnent le signal,
Pour que chaque estafette et se guide et s'éclaire
De vos logis brûlants sur l'affreux luminaire!
De la fuite ou la mort ne trouvant que le choix,
Trop heureux l'habitant s'il a gagné le bois
Où l'appelle à grands cris une épouse timide,
Soutenant dans ses bras un nourrisson avide,
Éperdue au milieu des voisins et d'amis
Que le malheur commun en groupe a réunis,
Où des feux de la nuit la lumière traîtresse
Amène les pillards sur leur troupe en détresse,
Où le bruissement des feuilles, des rameaux
Présente à leur esprit mille ennemis nouveaux,
Où quelque cavalier errant à l'aventure
Fait tressaillir leur cœur du bruit de son armure!
Ah! je reviens à vous, amants infortunés,

Mes esprits pour vous deux sont comme aliénés ;
Que devient mon Arsène et sa fidelle amie,
Lorsque la soldatesque effrénée, assouvie,
Jonche ses campements, ses bivouacs de débris,
D'animaux égorgés et de meubles détruits,
Triste théâtre où vient, comme après un orage
Le naufragé des yeux parcourant le rivage,
L'habitant consterné promener ses regards,
Recueillir ses outils en mille endroits épars,
Vestiges précieux, gages de sa ruine,
Chercher quelque secours, pressé par la famine,
Tout surpris de revoir quelque jeune coursier
Qui, fier d'avoir brisé le mors et le collier
Et de s'être échappé des mains d'un autre maître,
Renifle, hennit, vole au lieu qui l'a vu naître,
Quand déjà gronde au loin la tempête de Mars,
Qu'ailleurs ses fiers enfants portent leurs étendards,
Font retentir les airs de clameurs, de fanfares,
Dans leur féroce joie effrayant d'autres lares,
Se parent de rameaux, d'insignes belliqueux,
Comme pour insulter au sort du malheureux,
Prennent à l'habitant jusqu'à son chien fidelle
Ou lui donnent la mort pour peu qu'il soit rebelle,
Se font suivre de bœufs, de convois, de chariots
Gémissant sous le poids des fruits de ses travaux,
De coteaux en coteaux ne formant qu'une chaîne,
Vedette sur vedette accompagnant la scène,
Comme on voit dans le ciel des nuages légers,
Suite d'une nuée où tonnent les dangers ?

L'horreur de leur passage a-t-elle empreint sa trace
Que d'un paisible roi le règne seul efface,
Et lit-on sur ces pas d'un ennemi vainqueur
La misère où jadis l'on chantait son bonheur!
Cantonnent-ils chez-vous quand la paix vient d'éclore;
Foulent-ils à plaisir un sol qui les abhorre,
Par leur seule présence attristant vos loisirs,
Triomphant de combler d'odieux souvenirs?

Enfants dégénérés d'anciens Israélites,
Vils restes de l'armée et vrais cosmopolites,
Passent-ils de ces juifs qui chargés de trésors,
S'en vont de votre plage enrichir d'autres bords?

Quelques détachements regagnant leur patrie,
Frapperaient-ils encor votre vue éblouie;
Vous apparaissent-ils dans le creux des vallons
Secouer leur sommeil qu'ont reçu les sillons,
Alors qu'abandonnant la rive orientale,
Revêtant la topaze et la pourpre et l'opale,
Une aurore glacée entr'ouvre ses rideaux,
Que la nuit a versé son nitre et ses pavots
De son char étoilé, de son trône d'ébène,
Héritière du jour qui la suit, la ramène
Tantôt comme une vierge avec un front d'azur,
Tantôt en euménide avec un crêpe obscur?

Dans ces stériles jours, dans le moment des neiges,
Qu'aux oiseaux affamés le voisin tend des piéges,

Où l'air partant d'un ciel rougeâtre, bariolé,
D'un périlleux verglas couvre un sol congelé,
Que daims et sangliers sur ces neiges ingrates
Laissent furtivement la trace de leurs pates :
Le soir sous d'humbles toits par Éole ébranlés,
Près d'un feu de feuillage en groupe rassemblés,
Las de tiller le chanvre et de fendre le hêtre,
Folâtrez-vous au son du chalumeau champêtre,
Qu'interrompent les cris de votre basse-cour
Qui pour des grains de mil soupire après le jour;
Ou peut-être gémit sous la dent assassine
De ces nouveaux Brennus, le loir et la fouine,
Dans les camps ennemis propageant leurs exploits,
Attilas plus heureux que le chef des Gaulois?
Comptant les chants du coq, l'horloge du village
Qui sonne la retraite au joyeux voisinage,
Des astres suivez-vous le déclin, le concours,
Le pôle inamovible et qui dicte leur cours,
Au sein d'un ciel d'azur cette écharpe blanchâtre,
Qu'on dirait être un char d'auréoles, d'albâtre,
Transportant une cour, attelé de coursiers
Dont le pas lumineux fait jaillir par milliers,
Dans ces sublimes champs, des sphères embrasées
Qu'étudie et parcourt le vol de vos pensées?
Enlevés à la terre, au monde, à ses erreurs,
Oubliant ce séjour qu'habitent les douleurs,
L'imagination libre, en son apogée,
De ce bas univers sortie et dégagée,
Recevant de Phœbé, des constellations,

Du trône du Très-Haut des inspirations,
Alors que Phébus règne en un autre hémisphère,
Votre corps cherche-t-il un repos salutaire?
Chers amants, Phobétor durant votre sommeil
Trouble-t-il vos sens jusqu'à votre réveil;
Les troubles, les assauts d'une longue journée
Se reproduiraient-ils à votre âme étonnée;
Rêvez-vous qu'un brigand viendrait vous assaillir;
En vous précipitant croyez-vous défaillir?
Ou la troupe légère et volage des songes
Charme-t-elle vos sens par les plus doux mensonges,
Pendant que l'ouragan souffle au loin dans les bois,
Que sonne à petit bruit, sur la tuile des toits,
Une multiple pluie, agréable à l'oreille
De celui de vous deux qui s'endort ou qui veille,
Étrangers à ces bals, à ces bruyants concerts
Dont se berce le riche en trompant les hivers,
Étrangers à Thalie ou bien à Melpomène,
A toutes ces beautés que le spectacle amène,
A ces hommes de cour, qui riant de vos feux,
A désunir vos cœurs se trouvèraient heureux?
Là, vous ne craignez plus que rien ne vous sépare!
Que dis-je, si j'en crois les fables du Ténare,
Il se pourrait déjà que vous oubliassiez
De quel amour naguère, hélas! vous vous aimiez,
De vous appartenir combien vous vous jurâtes,
Par quels tendres aveux vous vous le déclarâtes,
L'un pour l'autre inconnus ou bien indifférents,
Combien étaient sacrés tous vos premiers serments!...

L'eau du fleuve Léthé sur mon fils pourrait faire
Qu'il oubliât ensemble et son père et sa mère!...
Là, point de myrtes verts, ce ne sont que cyprès;
Les champs n'y sont semés que de pleurs, de regrets;
Vénus fuit ce séjour dont Proserpine est reine :
Et ce sont là les lieux qu'habite mon Arsène!...

FIN DU CHANT DEUXIÈME.



L'ARSÉNÉIADE.

CHANT TROISIÈME.

ARGUMENT.

Vœu paternel et patriotique. — La Cour, vie des Princes. — Orgueil paternel offensé. — Goût d'Arsène pour les voyages et les découvertes, M. Pouillet. — La Lune dans ses trois fonctions mythologiques. — Sentiments d'un père à l'aspect de tout ce qui vient de son fils. — Young, Jacob. — Apostrophe lyrique au temps destructeur, Colonne de la place Vendôme. — Réflexions sur la caducité des choses humaines. — Les conquérants, Mlle Mars, Talma, Mlle Georges dans Mérope. — Cimetière du Père-Lachaise; sépulture agreste. — La mort préférable à une vie déréglée. — Force de l'amour paternel. — La vérité l'emporte sur la fiction, Homère. — La poésie, la peinture et la musique. — Trépas célèbres. — Inhumation royale. — Mort chrétienne. — Arsène apparaît à son père.

L'ARSÉNÉIADE.

CHANT TROISIÈME.

Hélas! ce coup fatal attendait ma vieillesse.
Énéide, *L. XI.* — *Trad. de* J. Delille.

Mon cher fils, mon Arsène, oh! qu'il m'eût été doux
De t'entendre appeler du tendre nom d'époux,
De voir dans tes enfants multiplier ton être :
Oui, malgré ma vieillesse, il m'eût semblé renaître.
Est-il rien de plus beau que l'immortalité!
Je vivais mille fois dans ma postérité;
A tes fils tu parlais quelquefois de leur père,
Aux enfants de tes fils ta mémoire était chère.
Ton trépas beaucoup moins eût affligé mon cœur,
Si bravant pour ton roi Bellone et sa fureur,
Comme un autre Vauban au milieu des batailles,
On t'avait vu défendre ou raser des murailles,
Dans les plaines de Mars moissonner des lauriers,
Mériter cette croix l'honneur de nos guerriers,

En vrai soldat français n'aspirer qu'à la gloire,
Et mourir pour la France au sein de la victoire !
Moi-même je t'aurais chargé d'un bouclier,
Revêtu d'une armure, orné d'un baudrier,
D'un casque empanaché ceint à plaisir ta tête,
En te disant : mon fils, la mort ou la conquête.

Pleurs, vœux, regrets, souhaits, tout devient superflu.
Quoi ! parler de mon fils, serait-il défendu ?
A ma plaie essayons d'appliquer quelque baume :
Je ne le rendais pas héritier d'un royaume,
D'un trône aux pieds duquel de nombreux courtisans
S'empressent à l'envi de brûler de l'encens,
D'une éclatante cour où de riches esclaves
S'honorent de briguer d'orgueilleuses entraves,
Où des femmes de nom qu'illustrent les attraits
Paraissent mendier des regards satisfaits.
Il n'eût point présidé la pompe des spectacles ;
Sa bouche n'eût jamais proféré des oracles ;
Son corps n'eût point été chargé d'or, de rubis,
Ni sa table de mets étranges par le prix.
On l'aurait abordé sans de longs préambules ;
Sans qu'on eût à franchir de vastes vestibules ;
Il n'eût point reposé sous de riches lambris,
Sur la pourpre, au milieu d'ameublements exquis.
Des châteaux que distingue et l'art et l'industrie,
Précédés d'espaliers fiers de leur symétrie,
D'innombrables degrés, d'un peuple de laquais,
Ne l'auraient point reçu l'objet de mille apprêts.

Il n'aurait point passé sous des arcs, sous des portes,
Accompagné, suivi de gardes, de cohortes;
De superbes coursiers qu'orne un faste royal,
Ne l'auraient point traîné sur un char triomphal,
Enorgueilli des cris d'un peuple ivre de joie.
Ce que l'hommage humain pour les princes déploie,
Les offres des cités, les dons de l'étranger,
Un tel culte, mon fils n'y devait point songer.
Sa main manquait de sceptre et son front de couronne;
Ce n'est que dans mon cœur qu'il occupoit un trône,
Un pouvoir souverain. L'apanage des rois,
La naissance, le sang sont-ils de notre choix?
Il avait mon amour sinon un diadème,
Pour en sentir la force, il faut être moi-même.

Et toi, père sensible et si bon, si pieux,
C'est en vain que les pleurs semblent baigner tes yeux.
Mon fils aimait ta fille, ils s'aimaient l'un et l'autre:
Le bonheur de tous deux eût pu faire le nôtre!
Ta fille à tes genoux, ta Mélanie en pleurs
Avait fléchi ton âme.... O mon fils, ô douleurs!
Mon Arsène qui né pour faire le caprice
D'une riche héritière ou d'une impératrice,
Mon Arsène ton gendre... En la nuit du tombeau!
L'Achéron tressaillit d'un triomphe si beau,
Du deuil de ta maison, d'un sort dont je m'indigne.
Du père le meilleur Mélanie était digne:
Non jamais, déposant tout penser généreux,
De nos illusions confondant l'âge heureux

Avec l'âge où déjà l'on cesse d'être tendre ;
Non, ton âme jamais, vénale n'eût pu vendre
Et livrer pour la vie à de serviles bras
Celle qu'ennoblissaient des talents délicats,
Qui gémissant du choix qu'on aurait fait pour elle,
Eût traîné dans les pleurs une chaîne cruelle !

Si je sentais mon fils dans quelque lieu lointain,
Je saurais chaque jour attendre au lendemain ;
Sous le brûlant tropique ou les glaces de l'ourse
Je saurais rechercher les traces de sa course.
La tombe est un dédale inaccessible, hélas !
Et dont la profondeur ne se mesure pas....

Qu'est devenu son goût pour les lointains voyages !
Combien se flattait-il d'aller dans d'autres plages,
D'honorer, d'enrichir son siècle, son pays,
De découvrir des lieux, des mondes inouis !
Ton destin lui semblait, Cook, digne d'envie ;
De la terre et du ciel il faisait sa patrie ;
Sondant, Pline nouveau, les cavernes, les monts,
Tantôt il s'enfonçait dans des gouffres profonds :
O Pouillet, pour Tonnerre ô nom presque civique !
Il connut près de toi l'amitié, la physique :
En exploitant les lieux que recèle Plutus,
Il eût fait un Franklin et non pas un Crésus.
Tantôt par le secours de la docte Uranie,
S'élevant jusqu'aux cieux sur l'aile du génie,
Il semblait converser et s'instruire avec eux.

L'œil du riant Phébus ne luit plus pour les yeux
De mon fils habitant le royaume des ombres,
Ses yeux sont pour toujours couverts de voiles sombres !
Dans leur cours lumineux les constellations
Ne percent pas des morts les tristes régions ;
O Lune, de celui qui consultait tes phases
Tu n'éclaireras plus les transports, les extases,
Et de la seule Hécate il reconnaît les lois !
En amant de Diane il recherchait les bois ;
Quand il suivait ton disque au sein d'une fontaine,
Il voyait un Narcisse et non pas mon Arsène.

Je n'abattrai jamais ces frênes où mon fils
Avec l'acier traça quelques chiffres chéris :
L'écorce séparée et datant les années,
Grossit de plus en plus ces lettres fortunées.
Je garderai des arts les nobles instruments
Avec lesquels mon fils exerçait ses talents ;
Ces vètements de luxe objets de sa parure
Dans ces jours où la joie et le plaisir figure,
La flûte avec laquelle, élève d'Apollon,
Son âme soupirait dans un tendre abandon ;
Ce portrait où je lis les traits de sa maîtresse,
(C'était pour lui sans doute un gage de tendresse)
Ces compas, ces papiers, ces tableaux, ces dessins
Où l'on dirait qu'Apelle a dirigé ses mains ;
Ces vers, ces vers charmants, dignes du doux Tibulle,
Ces innocents écrits d'un cœur simple qui brûle,
Ces lettres qu'à mon fils adresse une Érato,

Où l'on craint les dédains de Phaon pour Sapho ;
Ces deux armes d'amis dont les fils de la guerre
Se servent dans leurs jeux sans dépeupler la terre,
Cet instrument mortel pour l'hôte des forêts,
Qui charmait ses loisirs et vengeait les guérets ;
Je lui réserverai sa chambre solitaire,
Je dirai, c'est la sienne.... Illusion d'un père !....

A tout ce que je vois je veux le rattacher,
Je le veux voir en tout et partout le chercher :
Si je prends par hasard ma plume pour écrire,
C'est que je m'imagine encore qu'il respire.....
Si ce n'était pour moi que la fausse leçon
Dont se servit Thalès vis-à-vis de Solon :
Loin les palliatifs ! oui, Thalès, tes préceptes
Du pire de nos maux préservent tes adeptes.
Et je t'atteste ici, mélancolique Young,
Britannique génie et nocturne et profond :
Tes transports s'élevant aux plaines de l'espace,
Ont excité les miens pour célébrer ma race.
L'abandon du veuvage à ton repos fatal,
Fait trembler par surcroît mon amour conjugal ;
Un triple coup t'enlève et Philandre et Lucie
Et Narcisse : mais perdre Arsène et Mélanie !....
Comme le mien, Jacob, ton cœur fut ulcéré ;
Mais enfin tu revis ton Joseph si pleuré ;
Celui dont l'on t'offrit la tunique sanglante,
Tu le vis gouverner la cour la plus brillante.
Triomphe, injuste sort, du trépas de mon fils !

Mais va, les souvenirs ne lui sont pas ravis :
Les Champenois témoins de sa naissante gloire,
Par un tendre intérêt conservent sa mémoire.
Tous ses jeunes amis (ils sont aussi les miens)
Veulent de l'amitié consacrer les liens ;
Leur zèle fraternel et leur pieux caprice
Me dispensent des frais du dernier sacrifice,
Gage cher et sacré.... Déjà la main des arts
Sur sa tombe honorable appelle les regards.

O temps ! tu détruiras la pierre funéraire
Où l'ami de mon fils vient faire sa prière :
Ta faux a nivelé ces palais, ces autels
Que mille rois d'Égypte avaient crus éternels.
Œuvre du conquérant dont l'aigle mord la poudre,
Superbe apothéose où réfléchit sa foudre,
Révéré d'Alexandre, emblème martial,
Tu vois déjà rouillé ton bronze triomphal.
Se pourra-t-il un jour que la charrue entraîne
La terre où maintenant repose mon Arsène,
Que les vents mugissants, compagnons des hivers,
Disperseront sa cendre en cent climats divers !
Il se peut à présent que le ver carnivore,
Sans relâche acharné ronge un cœur que j'adore,
Des membres sur lesquels je comptais m'appuyer....
Sur son nom électrique il faut seul m'étayer !...
Sous la faux du trépas, puisqu'il faut qu'on succombe,
Demeure, fils trop cher, demeure dans la tombe ;
Vivre toujours ! pourquoi ? pour voir ce qu'on a vu,

Entendre ce qu'on a tant de fois entendu.
Le soleil parcourut dix fois le Zodiaque,
Avant que les destins au fils du roi d'Ithaque
Eussent rendu son père : attends-moi dans le port,
Avant dix fois moins d'ans j'aurai subi ton sort.

Qu'ils sont fallacieux, les plaisirs de ce monde !
Sur des biens si caducs c'est en vain qu'on se fonde.
Du plaisir !... Le plaisir ici bas n'est qu'un mot,
Il suffit d'espérer pour n'espérer que trop.
Comme du haut des rocs les neiges qui s'éboulent,
Les générations sans nous frapper s'écoulent ;
De nos proches défunts le lugubre appareil
N'est pour nous qu'un spectacle et non pas un éveil.

Ceux-là que possesseurs de provinces conquises
L'on a vus triomphants au sein des villes prises,
Cette Mars, ce Talma, ces célèbres acteurs
Dont le talent si beau nous arrache des pleurs ;
Cette George imitant la veuve de Cresphonte,
Mérope, qui frémit des vœux de Polyphonte,
Revoit son fils Égisthe élevé par Narbas,
Ce cher fils que l'Élide a soustrait au trépas ;
Ces héros de leur temps, du public ces idoles,
Ainsi que mon Arsène, ô mort, tu les immoles....
Qu'y peut faire leur roi qui les a décorés,
Les nombreux spectateurs qu'ils avaient enivrés ?
Tu n'écoutes personne, insensible aux alarmes,
Aux applaudissements, aux plus brillants faits d'armes,

L'homme robuste meurt auprès du faible enfant ;
De ton aveugle main rien, rien ne nous défend.

Asile du silence, enceinte de Lachaise,
Qu'en t'abordant mon cœur éprouve de malaise !
Dépôt du genre humain où viennent s'engloutir
L'ami de la sagesse et l'amant du plaisir,
Effrayant océan d'ossements, de cadavres,
Gouffre embelli par Flore et le dernier des hâvres,
Héloïse, Abeilard t'occupent tous les deux :
Mélanie et mon fils ne s'aimaient pas moins qu'eux ;
Mon Arsène gît seul loin de son Héloïse !...
Catafalques fameux que le nom favorise,
Qui renfermez ici le héros de Zurich,
Là, celui qu'illustra la prise de Dantzick ;
Monument enrichi d'un marbre moscovite,
Bâti par Demidoff, que son épouse habite,
Votre luxe envieux semblerait reprocher
La tombe de mon fils qu'on voit vous approcher.
Célèbre entre les morts d'un village modeste,
Que ne gît-il au sein d'un cimetière agreste :
Là, je ne craindrais pas, dans la foule oublié,
Qu'avec indifférence on le foulât au pié !

O mort prématurée, accepte mes louanges,
Si son âme angélique a place entre les anges,
Si jamais la débauche avait dû l'abrutir,
Ou bien les vanités d'ici bas l'étourdir ;
Si devant négliger son épouse et ses charmes,

Il l'eût comme réduite à dévorer ses larmes,
Et, sa vertu cédant aux doux élans du cœur,
A l'épancher au sein d'un ami suborneur!
Pour moi, quand il m'eût dû payer d'ingratitude,
Mon amour pour l'aimer eût redoublé d'étude;
Je l'eusse confondu: de ma paternité
Sa scolastique gloire avait trop mérité:
Tant l'amour paternel est un amour extrême,
Il fait qu'on songe aux siens pour s'oublier soi-même;
Un père entreprend tout, craint tout pour ses enfants;
S'il les chérit ingrats, qu'est-ce reconnaissants!...

Mon cœur flétri bientôt aura cessé de battre....
Qu'il dresse un monument que rien ne puisse abattre,
Que les derniers accents d'un père malheureux
Rappellent mon Arsène à nos derniers neveux.
Semblable au voyageur qui gravit la colline
Dominant la cité vers laquelle il chemine,
En voit et la fumée et les maisons surgir,
Mon cœur à chaque vers se sent épanouir.
Qu'on excuse mes chants, mon peu d'art, mon délire,
La douleur seule ici me fait prendre la lyre.
Le poétique encens qu'on brûle pour les morts
Et que ma verve oppose aux fabuleux accords
Souvent interprétés par les feux du jeune âge,
Les doit tous surpasser, vengé par mon courage.
Que le Phénix de Smyrne en vers mélodieux
Chante Ilion en cendre et les combats des dieux,
Qu'il emprunte des noms, des héros à la fable,

Ma muse ici déplore un malheur véritable.
Un Gros voit se flétrir le fruit de ses pinceaux,
Un Baillot expirer ses accords les plus beaux :
Tous les lieux, tous les temps, par la typographie,
Puissent-ils saluer cette faible Élégie !
Je m'égare en voulant trop penser à mon fils ;
Et la rime et le rhythme asservit mes esprits :
Comme Apollon refuse aux bienfaits de Morphée
Ma constitution appauvrie, échauffée !
Lui.... Sur ma tombe aussi prodiguerait des fleurs....
Roucher et Vanière, employant tes couleurs,
Aux auteurs de leurs jours, divine Poésie,
Ont tous les deux payé le tribut..... que j'expie !

La fin d'un Cynégyre ou d'un Léonidas,
D'un Bayard, d'un Turenne, exemples des soldats,
Et dont la mort consacre une vie immortelle,
Si mon fils l'eût trouvée, eût satisfait mon zèle.
Une urne contiendrait ses débris glorieux,
Dont j'aurais chaque jour rassasié mes yeux ;
Les Fastes de la Gloire, un Plutarque, un Tacite
Rendrait à sa mémoire un honneur moins tacite.

Si plutôt mon Arsène était un potentat,
Dans la chaire chrétienne un éloquent prélat,
Frayssinous, de Quelen, un orateur célèbre
Pour lui prononcerait une oraison funèbre.
L'orchestre eût exhalé des sons graves, plaintifs,
Le poêle étincelé d'écussons distinctifs,

L'architecture en pleurs orné son mausolée,
La basilique en deuil vu la foule assemblée....

Mon Arsène en mourant, ô consolation!
Reçut le sceau sacré de la religion :
De lui, Dieu tout-puissant, détourne ta colère,
Mes chagrins et mon deuil doivent te satisfaire.

Tous mes concitoyens partageaient mon amour....
Brienne s'honorait d'avoir donné le jour
A mon fils qui n'est plus!... Brienne sa patrie,
Vous avez trop flatté mon âme enorgueillie !
Mais quel père en son fils ne met pas son orgueil ?....
De l'orgueil !... Ah ! pleurons sur mon fils au cercueil !...
Les pleurs sont désormais le seul bien qui me reste....
Pourquoi m'avoir frappé, ciel, d'un coup si funeste !...
Mais, tu m'entends... Je meurs, et j'entrevois mon fils !..
C'est lui!... Ce sont ses traits.... C'est son tendre souris!...
Je reconnais le son de sa voix qui m'appelle....
Mon âme est enlevée à sa prison mortelle.

FIN DU CHANT TROISIÈME ET DERNIER.



NOTES.

Dédicace, strophe deuxième, page ij, vers 4:

Pratiquer les sévères leçons
Qu'en la chaire du docte, au haut de la tribune,
Sa voix proclame et que rien n'importune.

Pour justifier cette assertion, il suffit de rapporter cet extrait du 18me volume de la *Nouvelle Biographie des Contemporains:*

« Quand il (M. *Royer-Collard*) possède une théorie, il la traite avec tant de puissance et de facilité qu'il trouve, pour l'exprimer dans ses discours, non-seulement de la précision et de la vigueur, mais de l'imagination, de l'âme et du mouvement oratoire. Il devient éloquent, comme Pascal, par la force de sa logique; il raisonne avec une conviction si bien sentie et un tel besoin de la faire sentir aux autres, que sa démonstration, animée et vive comme la passion, finit par trouver le cœur, et, sinon le toucher, du moins l'ébranler et lui imposer. C'est la haute raison qui le fait orateur. Ajoutons que, dans ses discours politiques, c'est aussi la générosité de ses opinions, son noble caractère et sa probité toute virile qui leur donnent tant d'autorité. »

Page 8, vers 20:

Et toi, jeune Lejau, nom trop attendrissant,

« Pendant le cours de ses études, *Lejau*, jeune homme de grande espérance, avait vu naître dans l'université de Paris cette heureuse institution des prix publics, source d'émulation et d'encouragement, qui a fait époque et révolution dans les études. Envoyé pour la première fois, en 1748, à ce concours de tous les colléges réunis, il ne fut pas même nommé à la distribution. En 1749, il eut un *accessit*; en 1750, Lejau compose et meurt dans l'intervalle de la composition à la distribution. Une curiosité secrète, un intérêt juste et tendre pour la mémoire de ce jeune homme, ayant attiré quelques amis de sa famille à la solennité de cette distribution, le premier nom qui frappa leurs oreilles, fut celui qu'ils désiraient et craignaient d'entendre: *Alexandre-Claudius de Chamberjot, è collegio Dormano-Bellovaco*. Le second fut encore le même, le troisième encore.... Enfin, ce jeune homme avoit remporté le premier prix dans tous les genres de composition, dans tous les objets de concours. On se souvient encore au Parlement et dans l'Université, de l'effet que cet événement produisit sur ceux qui étaient présents, et du deuil que la nouvelle de cette mort, jointe à l'éclat de tant de triomphes, répandit sur la cérémonie.

M. *Piat*, alors syndic de l'Université, qui proclamait les vainqueurs, en retrouvant tant de fois ce même nom, laissa tomber la liste; et, par ses larmes, par quelques mots entrecoupés, il fit un éloge du jeune Lejau, qui retentit dans tous les cœurs, et auquel toute l'assemblée répondit par un cri de douleur et d'attendrissement. »

(Extrait des Beautés de l'Histoire du jeune âge, rédigé par M[me] de *Renneville*.)

Page 16, vers 25:

O Mélanie, Arsène objets de tant de larmes,

L'Auteur déclare que les deux Héros de son Arsénéiade sont des personnages purement fictifs et nullement allégoriques.

Page 36, vers 1:

Ah! si vous habitez des plages glaciales,

Analogie avec la description des aurores boréales, dans le roman d'Elisabeth ou des exilés de Sibérie, par Mme *Cottin*.

Page 49, vers 12:

Que dirige un enfant souvent fait pour le Pinde,

Ce vers ne semble-t-il pas venger les Champenois de ce proverbe si répandu: *Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes.*

Page 79, vers 19:

Célèbre entre les morts d'un village modeste,
Que ne gît-il au sein d'un cimetière agreste:
Là, je ne craindrais pas, dans la foule oublié,
Qu'avec indifférence on le foulât au pié!

Ces vers ne rappelleraient-ils pas à la pensée ces mots de César:

J'aimerais mieux être le premier dans un village que le second dans Rome.

ERRATA.

Pages 36, vers 18; assailleront, *lisez* assailliront.

53, vers 14; épars et vagabond, *lisez* instrument vagabond.

id., vers 17; d'un lune, *lisez* d'une lune.

57, vers 21; Qui vous font jouir de Flore, et des amours,
lisez Qui vous font et jouir de Flore, des amours.



